

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N^o 976 — 25 Déc. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



LA NOEL. — Ce que disent les cloches de minuit. — (Composition de M. Edmond Morin.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : M. Jean Baptiste Dumas; — la Noël; — la Saint-Jean; — le brouillard du 15 décembre, à Paris. — Voyage du prince de Galles. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — La Pupille (nouvelle) [suite], par Léopold Stapleaux. — Questions et réponses, par Charles Joliet. — Théâtres, par Charles Monsclét. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Mémento. — Bibliographie : livres d'étrennes. — L'art du Goût. — Solutions d'échecs.

GRAVURES : La Noël. — M. J.-B. Dumas. — Le brouillard. — La Saint-Jean, par Jules Breton. — Le cortège du Guicowar à Baroda. — Fêtes de Baroda et de Poonah. — Gravures de l'Art en Alsace-Lorraine. — Gustave Haller. — Gravure de la Géographie universelle. — Echecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

Je ne me dissimule pas que le présent courrier aura à lutter contre de formidables concurrences.

A l'heure où il paraîtra, le réveillon fera tinter ses casseroles, tandis qu'à l'horizon le jour de l'an empilera les marrons glacés.

Vanillé des vanillés, tout n'est que vanillés!

Le moyen de conquérir la bienveillante attention d'un lecteur qui a passé la nuit en tête à tête avec une dinde truffée ou qui calcule ce que lui coûteront, cette année, les sacs de bonbons réglementaires qu'il lui faut envoyer à toutes les dames de sa connaissance!

Les théâtres eux-mêmes, pendant cette période où Potel et Chabot disputent les cœurs à Boissier, les théâtres eux-mêmes voient le public leur échapper, et la semaine qui précède le 1^{er} janvier est, de tradition, une semaine de recettes dérisoires.

Mais comme les théâtres ouvrent quand même, ainsi nous devons quand même rester à notre poste.

Et puis, qui sait! Si le réveillon, par hasard, met au lit, pour cause d'indigestion, un certain nombre de gourmands exagérés, peut-être viendront-ils chercher dans cette chronique un moment de distraction. Peut-être d'autres encore viendront-ils lui demander pour un quart d'heure l'oubli des étrennes de Damoclès.

A propos d'étrennes, nous avons vu, cette semaine, chez Susse, une statuette et un buste dont nous vous demandons la permission de vous dire un mot.

Les deux modèles représentent Jeanne-d'Arc. Dans le premier, elle est à cheval, l'épée à la main.

— Encore Jeanne-d'Arc! direz-vous peut-être en vous rappelant le bruit exagéré que l'on fit dernièrement autour de la statue de M. Frémiet.

Oui, encore Jeanne-d'Arc. Mais ici, l'artiste, je crois, a marché sur la vraie donnée et son œuvre mérite qu'on en prenne souci. Dans tous les cas, M. Le Vél a fait les recherches les plus consciencieuses pour arriver autant que possible à la sincérité historique dans la reproduction des traits de l'héroïne d'Orléans.

Il a même publié, à ce propos, une brochure intéressante où il a réuni la plupart des documents capables de renseigner sur la personnalité physique de Jeanne d'Arc. Si vous voulez avoir une idée des soins que M. Le Vél a pris pour récolter les plus petits détails, je vous dirai qu'il consacre tout un paragraphe de sa brochure à l'étude de cette question : Comment Jeanne-d'Arc portait-elle les cheveux?

La conclusion de M. Le Vél est en faveur des cheveux en brosse.

« En quittant la demeure si paisible de ses parents, dit-il, pour courir une vie de dangers et d'aventures, le premier soin de Jeanne fut de prendre l'habit

d'homme et de se faire tailler les cheveux en garçon, arrondis, comme on disait alors.

« Ce n'était pas assez de dissimuler son sexe, il lui fallait le faire oublier. La pieuse et chaste fille avait admirablement senti qu'elle cesserait d'être forte si elle cessait d'être pure.

« L'on pourrait ajouter, sous forme beaucoup plus légère, que l'excellente fille était trop avisée pour laisser cette prise d'une longue chevelure à ceux qu'elle appelait si plaisamment *les Godons* en ses moments de gaieté et de bonne humeur. »

M. Le Vél, en outre, insiste sur un côté de cette physionomie dont il a été frappé et qu'aucun artiste encore n'avait fait ressortir.

Un contemporain, Perceval de Boulainvilliers, dans sa correspondance avec Bonne de Visconti, duchesse de Milan, admiratrice passionnée de Jeanne d'Arc, dit qu'il est trois choses qu'elle aimait presque à l'égal de ses *saintes* : les beaux chevaux, les belles armes, les beaux vêtements, — *in equi et armorum pulchritudine complacet*.

Il a ajouté que, dans les intervalles de bataille, lorsqu'elle n'avait pas à endosser le harnais militaire, elle était au milieu de la petite cour que le roi lui a faite, vêtue en galant seigneur.

Curieux mélange de naïveté enfantine, d'héroïsme viril que cette figure qui combinait ainsi l'intrépidité de l'homme et la frivolité de la femme!

La statuette et le buste de M. Le Vél vont être certainement le succès du jour.

Le nom d'un artiste de talent m'amène tout naturellement à parler des élections auxquelles va procéder l'Académie des beaux-arts.

Deux places sont vacantes, celle de Barye, dans la section de sculpture, celle de Pils, dans la section de peinture.

Jusqu'à présent, on ne s'est occupé que de la seconde de ces successions; mais ce ne sont pas les candidats qui manquent. Il en est jusqu'à huit que je pourrais nommer et qui voudraient bien l'être... par l'Institut.

Quatre d'entre eux se disputeront évidemment les suffrages. C'est d'abord M. Bonnat. A mon avis, c'est lui de tous qui a le tempérament le plus personnel. On doit à M. Bonnat des œuvres d'une facture énergique, audacieuse, originale. Sa décoration de la cour d'assises est une des grandes et belles choses qu'aura produites ce temps. Seulement, par cela même que M. Bonnat n'est pas tout le monde, par cela même que c'est un oseur, il y a des chances pour que l'Académie soit tant soit peu effarouchée.

Connaissez-vous un joli mot qu'un académicien (littéraire, celui-là), répondait jadis, quand la candidature de Victor Hugo fut mise en avant pour la première fois? On s'étonnait que cette candidature ne rencontrât pas une adhésion unanime!

— C'est vrai, fit-il; M. Victor Hugo devrait être nommé d'emblée, parce qu'il a du génie, mais il ne le sera point, parce que nous n'en avons pas.

En général, les académiciens de tout genre, quand ils se choisissent des collègues, ont soin de prendre de préférence ceux dont le voisinage ne les éteint pas trop. S'il y avait une académie des becs de gaz, croyez-vous qu'on y recevrait jamais la lumière électrique?

M. Bonnat, donc, risque d'être distancé parce qu'il ne tient pas assez compte des traditions routinières.

Par la raison contraire, M. Bouguereau a toutes les chances de passer. Il est académicien des pieds à la tête. Il possède les formules consacrées et son talent, qui est réel, prend merveilleusement l'alignement.

M. Boulanger, un troisième candidat, me paraît avoir contre lui une œuvre rédhitoire : c'est cet affreux foyer de la danse de l'Opéra, erreur colossale et criarde à laquelle le vote de l'Académie ne peut pas avoir l'air de donner l'absolution.

Reste M. Jalabert. Celui-là est un des deux ou trois (il n'y en a pas plus) qui vivent dans l'intimité de la figure humaine et qui soient pour le quart d'heure capables de faire un beau portrait. Comme le portrait est, croyons-nous, une des formes les plus élevées de l'art, nous n'hésiterions pas, à défaut de M. Bonnat, à élire M. Jalabert.

Vous saurez bientôt ce qu'il en est advenu. Je ne

vous donne pas, bien entendu, mon pronostic pour plus valable que ceux des journaux de sport qui, afin de ne pas se tromper, ont toujours soin de désigner au moins trois gagnants pour chaque course.

Dans une de nos dernières chroniques, parlant des inégalités de la tombe et des passe-droits de la mort qui font qu'on décerne aux uns des honneurs exagérés, tandis qu'on laisse les autres dans un injuste oubli, nous avons cité l'exemple du pauvre Arnal gisant, en Suisse, dans la fosse commune. Cette affirmation nous a valu une lettre fort intéressante de l'honorable M. Vignieux, notaire à Genève, qui, mieux que personne, est en mesure de connaître la vérité à ce sujet, puisque c'est lui qui, à la mort d'Arnal, eut à accomplir toutes les formalités légales.

Notre correspondant nous explique d'abord que l'expression de *fosse commune*, dont nous nous étions servi, ne saurait s'appliquer dans le cas actuel. En Suisse, en effet, la fosse commune n'existe pas, et voici comment on procède : il y a deux cimetières pour la ville et sa banlieue; l'un, protestant, situé à Peampalais; l'autre, catholique, au Lazaret. Ces deux cimetières sont divisés en carrés, et chaque carré en lignes; l'ensemble de ces lignes forme ce que l'on appelle un tour de rotation.

Dans chaque ligne, on creuse à la suite les unes des autres les fosses, et chaque fosse ne reçoit qu'un corps; l'on ne fait aucune distinction des pauvres ou des riches, et c'est le cas de dire que chacun vient à tour de rôle occuper la place que le hasard lui fait avoir.

Lorsque le tour de rotation est achevé, on recommence. Deux ou trois mois avant d'arriver sur une fosse, l'administration prévient les personnes que cela peut intéresser que, suivant le tour de rôle, on doit passer sur telle tombe. On peut alors acheter un tour pour que la fosse ne soit pas ouverte, pourvu que l'on verse 300 francs à l'hospice général.

M. Arnal est décédé à l'hôpital cantonal et a été inhumé le 13 décembre 1872. Sa tombe porte le n° 4176, cimetière du Lazaret.

Ainsi donc, si quelqu'un avait intérêt à recueillir les restes mortels de ce grand artiste, ce serait très-facile; de même, si l'on voulait qu'on ne repassât pas sur cette tombe, il suffirait de prévenir l'administration, qui s'empreserait de faire savoir quel temps d'avance que le tour de rotation va arriver.

Arnal vivait complètement retiré, à Genève, d'une rente que lui payait une compagnie d'assurances; il occupait une modeste chambre, place du Port, dans une pension bourgeoise tenue par M^{me} Domingat. « Appelé, ajoute notre correspondant, à faire l'inventaire de ce délaissé, j'ai trouvé bien peu de chose. Aucun héritier ne s'est présenté et la succession a été déclarée vacante. Je doute que le produit de la vente ait suffi à payer les frais de sa maladie, de sa pension et de son enterrement. N'est-il pas triste de voir cet homme de talent mourir dans un hôpital? Je sais bien qu'il a été environné de tous les soins qu'on pouvait lui prodiguer et qu'il a été enterré de la manière la plus décente; mais enfin, il est toujours triste de mourir sur une terre étrangère et privé des consolations que peuvent nous offrir ceux qui nous ont connus dans ce monde. »

La lettre intéressante dont nous venons de donner la substance laisse exister dans son entier le regret que nous avons manifesté relativement à l'abandon dans lequel ce pauvre Arnal est laissé.

La France ne possède pas assez de comédiens de cette valeur pour qu'elle ait le droit de faire fi de leur mémoire. Le comité de la Société des artistes dramatiques aussi bien que le comité de la Société des auteurs, s'honoreraient en prenant l'initiative d'une souscription pour rapatrier ce cercueil.

Je lisais hier, dans un journal, au sujet de la vente du théâtre Cluny, que le nouveau directeur aurait l'intention de s'arranger avec M. Hostein, qui voudrait (je cite textuellement) « faire représenter à Cluny les pièces usées à l'Ambigu. »

S'il ne s'agissait que d'un cas isolé, il n'y aurait pas lieu d'en prendre autrement souci; mais il semble qu'on veuille introduire à Paris l'usage de

ces théâtres en partie double, et je crois qu'il y a là pour l'avenir un sérieux danger.

Cette façon d'utiliser ce que j'appellerai le marc des pièces en les transportant, quand elles sont usées, sur une autre scène, à prix réduit, cette façon semblerait tout d'abord favoriser les intérêts du public en lui rendant un plaisir plus accessible. Mais pour peu qu'on veuille y réfléchir une minute, on s'aperçoit aussitôt qu'elle peut porter le plus grave préjudice aux écrivains et du même coup au plaisir du spectateur.

Si, en effet, chaque théâtre vient ainsi à se dédoubler, cela équivaudra presque, comme résultat, à la suppression de la moitié des scènes parisiennes.

On se plaint, avec raison, de ce que la production dramatique manque de débouchés, comme on dit dans la langue commerciale. Avec les interminables succès du genre *Angot* et de l'espèce *Tour du monde*, les infortunés qui ont des manuscrits en portefeuille sont condamnés à faire antichambre pendant des années et des années. De son côté, le public s'impatiente de voir les affiches stéréotypées offrir si peu de choix à ses appétits.

Et c'est en présence d'un pareil encombrement qu'on veut encore barrer la route !

N'avons-nous pas raison de pousser le cri d'alarme ? Quand les pièces sont usées, qu'on nous en délivre au lieu d'en accommoder les restes jusqu'à satiété.

~ Un volume nous arrive.

Il porte la signature d'un de nos plus spirituels et de nos plus éprouvés confrères.

Celui qui a écrit ces pages pétillantes de verve, étincelantes de fantaisie, est séquestré par la douleur depuis deux ans. Oui, il a déjà deux ans que Xavier Aubryet lutte contre les tortures physiques aggravées (lisez plutôt sa cruelle préface) par ce délaissement que la maladie amène après elle.

Elles sont terribles d'ironie, ces pages impitoyables que Xavier Aubryet a placées au seuil de son volume.

Écoutez ce sarcasme qui ressemble tant à un sanglot :

« Les mots ont, comme les personnes, leurs associations illicites : *maladies* et *Paris* sont deux termes qui s'excluent. *Paris* n'aime que les gens bien portants, parce qu'il n'aime que le succès, et que la maladie est un revers, ainsi que la pauvreté : il permet à ses naturels ces indispositions vagues, qui vont de la courbature à la grippe, mais il refuse même à ses favoris le droit de garder la chambre plus de trois mois ; déjà la paille étendue sous les fenêtres d'un mourant le dérange dans ses plaisirs ; la rue supporte malaisément qu'on confisque son bruit. Que serait-ce donc si, à propos d'une simple connaissance, on faisait subir à Paris la corvée de s'intéresser aux dénoûments funèbres qui ont des longueurs ? Lorsque ce pauvre Ponsard, qui venait de donner son dernier ouvrage, attristait de ses cris d'angoisses les ombrages de Passy, comme quelques bonnes âmes priaient la critique d'avoir égard à l'état désespéré du poète, un beau fils du boulevard s'écria dans cette langue qui n'est française ni par le fond, ni par la forme : « *Il nous la fait à l'agonie !* »

« On feignait de prendre un cancer pour une spéculation. Que voulez-vous ? il faut savoir se borner, même dans ses derniers moments, et ne pas exposer le Père-Lachaise à murmurer : *J'ai failli attendre !* D'ailleurs, les amitiés de ce monde sont des amitiés à temps, elles n'admettent pas les souffrances à perpétuité. »

Encore le délaissement, s'il faut en croire Aubryet, est-il moins torturant que l'obsession de certaines gens. Entendez encore la raillerie stridente : « Quand je disais que vous seriez abandonné, je me trompais ; il y a des gens qui, violant la consigne, viendront, au moment de vous désarticuler l'épaule, vous demander une *petite lettre* pour M. Hanzier ou pour M. Perrin. Ne vous courroucez pas, vos *bons amis* diraient qu'il faut vous mettre la camisole de force. Imitiez ce philosophe qui, de son lit de mort, écrivait à Roqueplan :

« Mon cher Nestor,

« Je n'ai plus qu'une heure à vivre ; j'en profite

« pour vous demander une bonne loge pour ce soir ; « ce n'est pas pour moi, bien entendu, c'est pour un « pauvre bourgeois de mes amis, qui n'a que cent « treize mille livres de rente (mauvais chiffre) et qui « vient d'être bien douloureusement éprouvé, car il « a manqué, hier, le gros lot de l'Hôtel-de-Ville. »

« Il y a une autre classe de gens qui prendra à vous un intérêt singulier : ce sont les épicuriens, qui sont seulement un peu souffrants, et qui viennent se traiter par le spectacle d'un vrai malade, ainsi que la vue d'un cul-de-jatte consolera un boiteux. Leur visite est une cure. Ironie profonde ! C'est vous qu'ils choisissent pour confident de leurs crises gastralgiques, et tandis qu'ils vous coupent la parole si vous leur parlez de vos coups de couteau, ils énumèrent consciencieusement leurs coups d'épingle. Venus avec un visage morose, ils partent avec un front souriant ; vous leur avez servi de repoussoir. On n'apprécie, dit-on, la santé qu'après l'avoir perdue ; eh bien, vous l'avez perdue pour eux, et ils l'apprécient pour vous. »

Eh bien, non, mon cher confrère, non, vous êtes injuste pour tous ceux qui vous ont aimé, pour tous ceux qui vous apprécient.

Vous ne serez jamais ni un oublié ni un dédaigné.

D'abord, parce que votre talent est de ceux qui ne font pas trêve sans que l'on s'aperçoive du vide qu'ils laissent ; ensuite, parce que votre note humoristique manque au concert parisien et que votre scintillement fait de l'ombre par son absence.

Ensuite, laissez-moi croire que les hommes valent mieux qu'ils ne paraissent. L'amitié n'a pas que des déserteurs dans ses rangs.

Ce qu'il y a de bien certain, mon cher confrère, c'est que parmi les amis qui vous resteront toujours fidèles, vous devez compter en première ligne le public.

Votre nouveau volume, *Philosophie mondaine*, est un feu d'artifice auquel les spectateurs ne manqueront pas, je vous en réponds.

Que d'entrain, que d'aperçus ingénieux, que de coups de fouet distribués d'une main alerte !

Je voudrais citer encore, en puisant dans ces chapitres exquis, que vous intitulez : *la Campagne parisienne, le Faux luxe, les Vieilles femmes, de la Villégiature, les Ultra-mondaines*.

Mais j'aurais l'air de vouloir me parer des plumes du paon ; et, d'ailleurs, je veux laisser le plaisir de la surprise à tous ceux qui achèteront votre livre.

Je m'arrête donc, non sans vous avoir dit que votre charmant ouvrage m'a non-seulement intéressé, mais rassuré.

Il est impossible, quand l'esprit se porte aussi bien, que le corps ne finisse pas par guérir.

~ J'en suis désolé pour les amateurs d'émotions, mais le fameux procès Marambat, tambouriné par une lettre d'Alexandre Dumas fils, n'a pas donné ce que l'on en attendait.

L'affaire est des plus vulgaires et, sans le coup de couteau, ce serait une cent millièmes édition de l'histoire des amours de rencontre.

A côté de ce père vengeur, il aurait fallu une fille irréprochable ; et, vraiment, Dumas doit regretter d'avoir choisi cet épisode pour y accrocher sa fameuse théorie du capital-innocence.

Mais à quoi bon revenir sur cette aventure, qui est triste pour tout le monde.

La morale en était, à la sortie, tirée en langage vulgaire par une bonne mère, qui avait assisté au procès et à l'acquittement :

— Bravo, disait-elle, mais pas *bis !*

Elle avait raison.

Il n'y a eu dans tout cela que des exemples à ne pas imiter.

~ Où la réclame arrêtera-t-elle ses exploits ?

Voici à présent un marchand d'habits qui, à qui-conque lui achètera un paletot ou des culottes pour une certaine somme, offre un billet de spectacle pour *n'importe quel théâtre*.

Par exemple, on ne dit pas quel genre de billet.

Sera-ce un poulailleur ? ou bien une place de claqueur ?

C'est égal, si la mode de ces primes venait à s'im-

planter, la physionomie des entr'actes prendrait des aspects nouveaux.

Chaque spectateur ne serait occupé qu'à inspecter la toilette de son voisin en se disant :

— Où peut-il bien avoir acheté cette redingote-là ?... Celui-ci c'est un spectateur pour *habillement complet*... Celui-là...

Innovation où vas-tu te nicher ?

~ Il a été question, ces jours-ci, d'un duel entre deux docteurs.

On en parlait devant Gondinet.

— Comment ! fit-il... nous ne leur suffisons plus ?

~ Toujours le jeu des définitions.

On avait proposé, l'autre jour, le mot *testament*. Chacun dit la sienne,

Le prix fut accordé à la définition que voici :

TESTAMENT. — Celui de tous les lits qui fait le plus rêver quand on est couché dessus.

PIERRE VÉRON.

AVIS

Nous ne saurions trop insister auprès de nos abonnés pour qu'ils veuillent bien ne pas mettre de retard dans le renouvellement de leur souscription. Outre les difficultés du pliage pour 32 pages, au lieu de 16, pour les 30,000 exemplaires de ce premier numéro de 1876, il coïncide avec le jour de l'an ; nous devons le préparer un jour d'avance. Nous voudrions donc faire profiter immédiatement nos abonnés de cette publication vraiment exceptionnelle.

Nous avons annoncé et à peu près décrit dans notre dernière feuille notre *Carte à nos abonnés*, qui a le format de tout un numéro du *Monde illustré* déplié.

Nous sommes assurés du succès de cette gravure gigantesque, aussi agréable à voir qu'utile à consulter. On verra bientôt sur toutes les tables de salon et sur tous les murs des bibliothèques et des écoles ce panorama illustré du globe, avec les types de tous ses habitants, que nous appelons :

LE TOUR DU MONDE EN UN CLIN D'ŒIL

PAR MM. SCOTT, VIERGE ET MÉAULLE

Nous y joignons une autre gravure, appelée à un même succès, si nous en jugeons par celui des *Dernières cartouches*, dont elle est le pendant, exécuté par les mêmes artistes, MM. J. Lavée et J. Robert et avec la même perfection :

LE COMBAT DE VILLERSEXEL

PAR M. A. DE NEUVILLE

Enfin, autre attrait non moins grand pour le public, on trouvera encore dans ce numéro :

LES PORTRAITS DES 75 SÉNATEURS

ÉLUS PAR L'ASSEMBLÉE

Telles sont les étrennes que nous envoyons à nos abonnés, avec nos meilleurs souhaits, tracés par le crayon ingénieux de M. Edmond Morin.

Nous aurons prochainement à leur offrir de nouvelles surprises, au moyen d'un art merveilleux nouvellement découvert, qui fait déjà du bruit, et dont profiteront d'abord les souscripteurs du *Monde illustré* et du *Moniteur* : nous avons nommé la PHOTOCROMIE, ou la photographie en couleur. — On en parle partout ; nous en reparlerons prochainement.

NOS GRAVURES

M. Dumas (Jean-Baptiste)

M. Dumas (Jean-Baptiste), célèbre chimiste, membre de l'Institut, ancien sénateur, est né à Alais (Gard), le 14 juillet 1800. Il débuta, comme plusieurs chimistes illustres, par la pharmacie, qu'il étudia fort jeune dans sa ville natale, puis à Genève. Il acquit rapidement en botanique, en médecine et en chimie des connaissances étendues qui le firent remarquer des savants Décaudolle et Prevost. D'abord élève, puis collaborateur de ce dernier, il publia, de concert avec lui, des travaux de physiologie des plus remarquables. En 1821, il vint se fixer à Paris et fut nommé, deux ans après, répétiteur du cours de chimie à l'École polytechnique. Il conquiert dès lors une haute position dans la science et dans l'enseignement. Esprit fécond et hardi, M. Dumas s'est placé à la tête d'une école dont les doctrines ingénieuses et neuves ont donné lieu à des appréciations diverses et à des discussions assez vives. D'un autre côté, comme chimiste pratique, il a particulièrement étudié les matières organiques, et la science lui doit d'importantes observations. Comme professeur, M. Dumas s'est fait remarquer par une parole facile, par une élégance de style recherchée et une grande habileté à faire valoir cha-



M. DUMAS (Jean-Baptiste), élu membre de l'Académie française.
(D'après la photographie de M. Truchelut.)

cune des expériences qui s'exécutent sous les yeux de son auditoire. Membre de l'Académie des sciences depuis 1832, il en a été élu secrétaire perpétuel en remplacement de M. Flourens. Envoyé en 1849, par le département du Nord, à l'Assemblée législative, il ne se mêla aux discussions que pour défendre l'industrie du sucre indigène. Il fut ministre de l'agriculture et du commerce du 31 décembre 1850 au 9 janvier 1851. Sous l'empire, M. Dumas entra au Sénat et au conseil supérieur de l'instruction publique et a été fait grand-croix de la Légion d'honneur le 14 août 1863. Il vient d'être récemment élu membre de l'Académie-Française en même temps que M. J. Simon, dont nous avons déjà publié le portrait.

La Noël

Les spirituels dessins de M. Morin n'ont pas besoin de légende. *Ce que disent les cloches!* Elles disent, dans cette nuit de fête, tout ce que l'imagination leur fait dire, et, à défaut de la nôtre, l'artiste nous prête la sienne dans la multitude de souvenirs religieux ou profanes, doux ou tristes dont il a entouré ses intrépides songeurs de la messe de minuit.

Le brouillard du 15 décembre à Paris.

On se rappelle que, lors de l'inauguration du nouvel Opéra, le brouillard intense que Londres connaît si



PARIS. — Le brouillard du 15 décembre au pont de la Concorde. — (Dess. de M. Ferdinandus.)

SALON DE 1875



LA SAINT-JEAN

Tableau de Jules Breton. — (D'après la photographie de l'Album Goupi.)

bien s'était mis gracieusement de la fête, pour faire croire au lord-maire qu'il était à Paris comme chez lui. Le même phénomène se présentait ces jours-ci et d'une façon bien plus complète. C'était à ne plus pouvoir se guider, surtout dans les quartiers avoisinant la Seine et aux abords des ponts. Aussi quelle confusion de voitures, de piétons, dans toutes les voies un peu importantes! Grâce pourtant aux sergents de ville, munis de torches à chaque coin de rue, grâce aux carabiniers, venus à la rescousse, grâce aussi à l'ingéniosité des Parisiens, qui ont su se munir de tous les appareils d'éclairage imaginables, bougeoirs, lanternes vénitiennes, lampes de tous modèles, etc., etc., les accidents de la terrible nuit du verglas furent évités; quelques portières éraflées, quelques brancards cassés, quelques nez cassés sur des murs inconnus, quelques faux pas à des trottoirs inaperçus, quelques pas de plus et quelques heures de retard pour beaucoup, tel est le bilan de cette soirée, dont le souvenir se serait déjà évaporé comme un nuage, si nous n'avions cru amusant pour nos lecteurs de leur en dessiner un des aspects pittoresques.

La « Saint-Jean, » tableau de Jules Breton.

IL nous a semblé piquant de rassembler les contrastes en un même numéro, le solstice d'été à côté du solstice d'hiver, les feux de la Saint-Jean, restes d'une vieille coutume du paganisme avec les fêtes religieuses de la Noël. Ceci dit, nous pouvons, sans scrupule d'actualité, publier sur le poétique tableau de M. Breton, l'un des charmants sonnets de M. Dézamy, qui accompagnent chaque tableau dans ce grand et magnifique *Album du Salon de 1875*, publié ces jours-ci par la maison Goupil. Rien ne se marie mieux que la poésie et la peinture.

Voici le temps des accordailles;
Entre les foins et la moisson,
Plus d'une fille et d'un garçon
Échangent bagues et médailles.

Les fanuses aux larges tailles
Fêtent saint Jean d'une chanson,
Et dansent, pieds nus, sans façon,
Autour d'un grand feu de broussailles.

Comme elles tournent de bon cœur!...
Écoutez leur rire moqueur
Qui monte, monte... et qui s'égrène

Dans cette claire nuit d'été,
Où la lune, calme et sereine,
Entr'ouvre son œil argenté!

ADRIEN DÉZAMY.

VOYAGE DU PRINCE DE GALLES

Poonah et Baroda

LE 13 novembre, le prince de Galles, qui s'était rendu de Bombay à Poonah, visita ce jour-là le fameux temple de Parbutty, situé sur une colline élevée qui se trouve à 3 ou 4 milles de distance de Gunneskhind. Partis à six heures du matin, le prince et sa suite descendirent de cheval au pied de la colline et montèrent sur des éléphants afin de gravir le long et fatigant escalier de pierres qui conduit à ce temple. L'éléphant est le seul animal dont on puisse faire usage en toute sécurité sur ces pierres que les pieds des nombreux pèlerins ont polies et rendues extrêmement glissantes. Vu du dehors, le temple ressemble à une forteresse. Contre la porte d'entrée se trouve une image en pierres du taureau sacré. Dans la cour, il existe également une seconde statue du taureau, placée en face de celle de Siva.

Le 19 novembre, le prince de Galles est arrivé à Baroda, après avoir franchi les 260 milles qui séparent cette dernière ville de Bombay, dans un train spécial de nuit. Le guicowar, Madhara Raod, son premier ministre, le résident anglais et une suite nombreuse s'étaient rendus à la gare, devant laquelle étaient rangés en bataille une garde d'honneur et douze énormes éléphants de guerre curieusement peints et caparaçonnés avec la plus grande magnificence. L'arrivée du train royal fut saluée par des salves d'artillerie et les fanfares des régiments. Le prince de Galles est alors monté avec le guicowar sur le même éléphant, pour se rendre au palais du représentant anglais. Le cortège

était magnifique. En tête venaient des hommes à pied vêtus de blanc et de rouge, portant des bannières et des brûle-parfums; le guicowar et le prince de Galles venaient ensuite, assis sur le dos d'un éléphant gigantesque, dans un howdah en or massif, tout étincelant de pierreries, présent de la reine d'Angleterre. Le guicowar était à droite et portait une riche tunique en velours rouge, sur laquelle se détachait une profusion de magnifiques bijoux. Son turban était surmonté d'une aigrette en diamants, où étincelait la fameuse étoile du sud. Sur chaque côté de l'éléphant, deux hommes étaient debout sur des marche-pieds, agitant des éventails de plumes de paon et de queues d'yack. Parmi eux se trouvait le héraut du guicowar, qui déployait de minute en minute un large drapeau d'or, emblème de la puissance de son maître. Derrière s'avancait le porte-étendard royal, soutenant un drapeau en drap d'or de plus de 12 mètres de haut. Autour de lui se pressaient les cavaliers d'élite chargés dans les combats de la défense de l'étendard, armés de longues lances à la pointe argentée, de tarwars (sabres recourbés) et de boucliers en peau de rhinocéros, ornés de bosses d'or. A peine distinguait-on la robe de leurs chevaux sous les harnais et les brides plaqués d'or ou d'argent. Leur costume était d'une richesse inouïe, avec leurs justaucorps de velours cramoi, leurs culottes collantes et leurs souliers pointus. Les uns portaient un petit morion d'acier retenu par un turban, et une cotte de mailles sarrazine; d'autres, d'épaisses cuirasses en peau de buffle richement brodée. La suite venait après sur des éléphants aux howdahs d'argent et formait une longue procession. La haie était formée par les escadrons de cavalerie maharatee, les *purdassis*, les mousquetaires, les halbardiers, les canonniers à dromadaire et une longue file d'éléphants qui se tenaient agenouillés devant le cortège. Arrivé au palais de la résidence, le prince de Galles mit pied à terre et fut accompagné jusqu'au salon de réception par le guicowar.

A trois heures, le prince se rendit en voiture à Mohitibagh, pour rendre au guicowar sa visite, et, traversant ensuite la cité native, se dirigea vers l'arène où ce jour-là eut lieu en son honneur une séance des plus attrayantes : lutteurs, combats d'éléphants, de rhinocéros, de buffles et de cerfs. Le prince dîna ensuite avec le corps des officiers de l'infanterie native, et, le soir, toute la ville de Baroda fut brillamment illuminée.

COURRIER DU PALAIS

L'AFFAIRE *Marambat* est venue trop tard pour que j'aie le temps de vous communiquer les quelques réflexions qu'elle m'inspire. Vous le savez, c'est un père dont la fille a été séduite, qui a porté en pleine poitrine un coup de couteau au séducteur. Pour aujourd'hui, je puis vous dire seulement qu'il a comparu devant la cour d'assises, et que le jury a rendu un verdict négatif. — La suite à la semaine prochaine.

A Paris, nous avons encore vu un personnage picaresque d'une belle venue, un aigrefin supérieur, un chevalier d'industrie qui se distingue de ses confrères par une imagination, une présence d'esprit et une audace tout à fait hors ligne; mais aussi celui-là, qui ne périra jamais par timidité, est-il tombé du côté où il penchait; sa hardiesse l'a égaré dans le labyrinthe des compétences, et, quand ses pareils étudient avec soin le code pénal pour maintenir leurs espérances dans le domaine du délit correctionnel, notre aventurier a assaisonné ses escroqueries de faux en écriture privée et même authentique qui le rendent justiciable de la cour d'assises.

Et voyez la différence : un an, quinze mois, deux ans de prison, c'est un accident, c'est le repos de la chrysalide qui se réveillera papillon brillant; mais quinze ans de travaux forcés, c'est une carrière perdue; le condamné, quand la liberté lui sera rendue, reparaitra avec des rides et des flétrissures, son génie d'intrigue aura vieilli; il ne sera plus dans le mouvement, il aura perdu sa puissance de séduction. Alfred Grave, qui a trente-six ans, aura cinquante et un ans quand il aura subi la peine à laquelle vient de le condamner

la cour d'assises de la Seine. Il pourra bien raconter les merveilles qu'il a accomplies, mais il sera impuissant à les recommencer.

Condamné à quinze mois de prison en 1869, il est parti en 1870 pour l'Angleterre, et a donné une preuve suffisante de son habileté en vivant deux ans dans ce pays sans avoir aucune ressource avouable. Il avait une maîtresse, et, pour la décider à le suivre en France, il a fait sur elle l'épreuve de ses talents de faussaire; il lui a montré des lettres, — fausses, bien entendu, — de M^e Lachaud et d'autres personnalités plus ou moins réels. A Paris, il s'est introduit chez deux dames âgées, deux sœurs, auxquelles il a soutiré leur petite fortune, une cinquantaine de mille francs au moins. Il se disait employé au ministère des affaires étrangères, officier de la Légion d'honneur; il se faisait apporter sa décoration en leur présence... Oh! mon Dieu, il leur aurait montré son brevet s'il l'avait fallu; il n'aurait pas été un instant embarrassé pour le fabriquer, papier, expédition, signatures et sceaux; il ne lui en aurait pas coûté davantage. C'est d'abord un acte d'association qu'il produit, puis l'acte d'acquisition d'une maison, puis des reçus signés Rothschild, puis un jugement de séparation de corps au profit de sa maîtresse, qui était une femme mariée; puis de faux bordereaux hypothécaires, puis enfin un jugement de révision et de réhabilitation en sa faveur, tout cela avec les signatures des intéressés, des témoins, — en première ligne son ami, M^e Lachaud, l'éminent avocat, — avec les signatures et le cachet des notaires, de M. le président Douet d'Arcq, de M. le substitut du procureur général Vaney, de M. Lot, greffier en chef.

Toutes ces pièces, authentiques ou non, apparaissent en temps utile, au fur et à mesure que le brillant Grave, intelligent et habile financier, avait besoin de détruire une objection ou d'enrayer un soupçon. Il avait voiture, maison de campagne, il faisait des voyages d'agrément dans les villes d'eaux, il visitait les Pyrénées.

Le voilà pris; croyez-vous que sa faconde va l'abandonner et qu'il restera court? Non pas! Même devant le jury, il arrange une fable qui présente ses deux pauvres victimes ruinées comme responsables de ses aimables étourderies. Ce sont ces malheureuses dames qui l'ont compromis en lui faisant faire à leur compte des spéculations de Bourse et qui lui ont fait commettre tous ces faux pour mieux cacher à leur famille leurs prodigalités; lui, Grave, n'est qu'une victime, une dupe, il s'est sacrifié!

Voilà l'homme; mais, Dieu merci, cette comédie aux mirages fantastiques ne se termine pas sans la « moralité, » et avec le rideau tombe la condamnation, le châtement. Il n'y a plus pour Grave d'autre espoir que le repentir. Viendra-t-il? Il faut l'espérer.

Il y a bien aussi cette semaine un compte rendu à analyser d'une affaire qui s'est déroulée à Aix, devant les assises du département des Bouches-du-Rhône; mais l'espace me fait défaut et, comme l'écrivit Regnard sur un rocher quand il fut, dit-il, en vue de la mer glaciaire, « et où finit l'univers » :

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

PETIT-JEAN.

LA PUPILLE

(Suite)

LA voiture s'arrêta devant le perron, et le major la vit s'ouvrir pour céder passage à une femme jeune, mise avec une élégante simplicité, qui gravit d'un pas lesté les marches du perron et disparut à l'intérieur pendant qu'un domestique débarrassait la chaise de poste des bagages de la voyageuse.

Si la longue-vue du major n'avait point été aussi bonne, il eût pu craindre que cette personne ne fût autre que Mandarine; mais Mandarine était blonde, et la jeune femme, Fonbouillant l'avait parfaitement distinguée, était brune.

Après le départ de leur terrible compagnon, les huissiers, oubliant son algarade, s'étaient remis à leur éternel besigue.

Jean vint interrompre leur partie.

— Messieurs! messieurs! s'écria-t-il, mademoiselle vient d'arriver.

— Quelle demoiselle? fit Simonin sans rien comprendre à l'émoi du vieux Vendéen.

— M^{lle} Cyprienne de Blangy, notre jeune maîtresse.

— Ah! la pupille du comte? fit Cornu.

— Oui, messieurs, reprit Jean, elle descend de voiture en ce moment; je suis accouru pour vous en prévenir, car vous comprenez que votre vue pourrait l'inquiéter; il faudrait lui dire...

— C'est bien, bien, fit Simonin en l'interrompant, nous nous retirons. Venez, confrère.

Cornu se leva sans faire d'objection.

— J'ai un petit projet à vous communiquer, lui dit Simonin en l'entraînant vers une porte qui menait à l'escalier principal du château.

— Lequel, confrère?

— Un petit acte à rédiger à tout hasard; je vais vous expliquer cela... A propos, la connaissez-vous, cette Amanda dont parlait ce brutal?

— Ah! confrère, je suis marié; j'habite la province...

— C'est juste. Femme charmante et pour qui le comte a fait bien du tort à ses créanciers.

— Ah bah! Mais le major?...

— Ce sont les petits mystères de l'Opéra.

— Vous êtes un bon vivant, cher confrère.

— Nous sommes tous comme cela au café Minerve.

Ils regagnèrent leur chambre en causant de la sorte.

Le rire sonore de Simonin s'éteignait à peine lorsque Cyprienne pénétra dans le salon.

Jean s'était hâté de faire disparaître les cartes et les verres des huissiers.

Partie de Blangy encore presque enfant, Cyprienne y rentrait grande fille.

Les trois dernières années l'avaient transfigurée. Ses formes s'étaient développées, son visage était plus plein, sans perdre rien de sa distinction native; ses cheveux tout à fait bruns, longs et abondants, avaient pris de sombres reflets qui augmentaient l'éclat de son teint un peu pâle.

Elle était belle et ne s'en doutait pas.

La candeur extrême de ses regards révélait dans ce corps d'ange une âme de vierge.

A sa vue, le trouble de Jean redoubla.

Le bonheur de revoir le château avait empourpré les joues de Cyprienne.

Elle reconnut à l'instant le vieux serviteur et l'aborda en lui adressant ces paroles affectueuses :

— Enfin, mon cher Jean, c'est vous!

— Chère demoiselle, dit le Vendéen d'une voix tremblante, vous voilà donc...

— Mais qu'avez-vous donc, mon pauvre Jean, je vous trouve un air tout ahuri?

— C'est le bonheur de vous voir, mademoiselle, après si longtemps!...

Et, jetant un regard ravi sur la jeune fille, le vieux Vendéen ajouta tout has :

— Comme elle est devenue grande et jolie fille!

Ah! M. le comte sera enchanté de vous embrasser, lui dit-il ensuite; je l'attends d'un moment à l'autre.

— Je le sais, mon bon Jean. Il ne peut tarder. Il arrivait au dernier relais au moment où je le quittais.

— Que vous a-t-il dit?

— Rien; je ne lui ai pas parlé.

— Et pourquoi? demanda le Vendéen très-surpris.

— Je n'ai pas osé.

— Pas osé! répéta le brave homme en souriant. Oh! mademoiselle, M. le comte est si bon pour vous.

Ne voulant pas enlever les illusions du vieux Vendéen sur l'affection que Lionel lui portait, Cyprienne reprit :

— Un tuteur, c'est bien imposant... On m'a appris à le respecter comme un père.

— Un père jeune, en tout cas; trente-deux ans à peine...

— Puis, j'ai voulu le surprendre, continua M^{lle} de Blangy; j'ai voulu présider moi-même aux apprêts de sa réception... Voyons, n'avez-vous rien oublié pour le recevoir convenablement?

— Non, mademoiselle, soyez sans crainte; puis,

songeant aux hôtes désagréables qui habitaient le second étage : — Si elle savait... se dit-il à lui-même.

Depuis un moment, tout en parlant, M^{lle} de Blangy avait jeté les regards sur tous les objets du salon.

Ce lieu était trop rempli de souvenirs pour elle, pour qu'en le voyant elle ne sentit point son cœur se gonfler de joie; aussi s'écria-t-elle :

— Ah! mon bon Jean, que je suis heureuse! Lorsque la voiture s'est engagée dans la grande avenue qui mène à la grille, et que j'ai aperçu les tourelles, tous mes souvenirs d'enfance se sont éveillés en foule. Je me suis souvenue des joies que j'ai goûtées dans ces lieux; je me suis souvenue des bontés de celle qui ma servi de mère.

En prononçant ces derniers mots Cyprienne se tourna vers le portrait de la comtesse qui ornait le salon.

— La voilà!... chère maman, je t'aimerais toujours. Je me suis souvenue de tout cela et j'ai senti mes yeux pleins de larmes.

— Bonne demoiselle!

— C'est mon nid que ce salon, reprit Cyprienne; tout m'y parle, et chacun des objets qu'il contient me rappelle un heureux instant. Voici la place où la comtesse était le soir... C'est là que je venais l'embrasser... lorsque Marianne paraissait pour me conduire à ma chambre; et vous, pendant ce temps, vous serviez le thé, vous me regardiez avec vos deux bons yeux, tandis que Lionel, tandis que mon tuteur, veux-je dire, replaçait sur cette table le volume dont il avait lu quelques pages à sa mère, et venait s'asseoir auprès d'elle. Il m'embrassait aussi, d'un air bien distrait, en me disant avec importance : — Bonsoir, petite; pourtant il n'était que mon cousin alors; mais il était déjà bien grand.

— Il a grandi encore, mademoiselle, fit le vieux Breton d'un ton singulier; oh! oui, trop grand!

La fin de la phrase, dite à voix basse, ne fut pas entendue par M^{lle} de Blangy, qui, toute à la joie de l'intime analyse rétrospective des moindres incidents de sa vie d'autrefois, se laissait entièrement captiver par elle.

— Et mon piano?... Le voici, continua-t-elle; pauvre instrument! t'ai-je assez torturé avec mes maudites gammes que je manquais toujours: j'effrayais jusqu'aux oiseaux dans le grand arbre en face, et j'impatientais Lionel. Je vous dois une compensation, mon tuteur: Chopin et Thalberg vous l'offriront. Car vous ne savez pas, Jean, je suis devenue très-forte; ah! c'est que j'ai bien travaillé pendant tout le temps que je suis restée au pensionnat! Malgré cela, je n'y étais pas gaie tous les jours. Pourquoi mon tuteur ne m'en a-t-il pas fait revenir plus tôt?... Il aurait bien dû deviner que je n'aspirais qu'à revoir Blangy. Mais m'y voici enfin, tout est oublié. Je suis vraiment bien heureuse!

Ces réflexions sans suite avaient fortement ému le vieux Breton.

Il s'apprêtait à adresser encore quelques paroles affectueuses à Cyprienne, lorsque le bruit d'une voiture, entrant dans la cour, attira son attention et celle de la jeune fille.

M^{lle} de Blangy fit quelques pas vers la croisée.

— C'est lui, c'est Lionel, c'est mon tuteur! s'écria-t-elle.

La voix du comte vint confirmer son dire.

— Jean! Jean! eh bien, viendra-t-on? fit-il d'un air courroucé.

— Il appelle; dans un instant il sera ici; je ne veux pas qu'il me surprenne en costume de voyage; prévenez-le de mon arrivée, Jean, je me sauve.

Le comte entra au moment où elle venait de disparaître.

Il était de fort mauvaise humeur; la non-réussite de ses démarches la justifiait complètement.

— Jean! Jean! Ah! enfin, c'est toi, dit-il en apercevant le vieux serviteur; ce n'est vraiment pas malheureux! Jolie réception, comme si votre devoir, à Jean et à toi, n'était pas de venir à ma rencontre. Ne m'attendais-tu pas?

— Que monsieur le comte veuille bien m'excuser, j'étais ici avec M^{lle} Cyprienne.

— Ah! elle est arrivée? fit Lionel d'un ton froid.

— Il y a quelques instants, et voici une lettre que

le facteur m'a remise ce matin pour monsieur le comte.

LÉOPOLD STAPLEAUZ.

(A suivre.)

QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 45. — *Marquerite d'Écosse a-t-elle donné un baiser au poète Alain Chartier endormi?*

Voilà ce que rapporte la tradition. Vraie ou légendaire, elle est un hommage rendu aux poètes, et Alfred de Musset s'en inspire dans ces vers, adressés à une dame, qui avait envoyé, par plaisanterie, un petit écu à l'auteur :

Vous m'envoyez, belle Emilie,
Un poulet bien emmaillotté;
Votre main discrète et polie
L'a soigneusement cacheté;
Mais l'aumône est un peu légère,
Et, malgré sa dextérité,
Cette main est bien ménagère
Dans ses actes de charité.
C'est regarder à la dépense
Si votre offrande est un paiement.
Et si c'est une récompense,
Vous n'avez pas besoin d'argent.
A l'avenir, belle Emilie,
Si votre cœur est généreux,
Aux pauvres gens, je vous en prie,
Faites l'aumône avec vos yeux.
Quand vous trouverez le mérite,
Et quand vous voudrez le payer,
Souvenez-vous de Marguerite
Et du poète Alain Chartier.
Il était bien laid, dit l'histoire,
La dame était fille de roi;
Je suis bien obligé de croire,
Qu'il faisait mieux les vers que moi.
Mais si ma plume est peu de chose,
Mon cœur, hélas! ne vaut pas mieux;
Fût-ce même pour de la prose,
Vos cadeaux sont trop dangereux.
Que votre charité timide
Garde son argent et son or,
Car, en ouvrant votre main vide,
Vous pouvez donner un trésor.

On peut citer aussi les vers d'Hégésippe Moreau :

Oh! quand les peupliers, long rideau du dortoir,
Par la fenêtre ouverte à la brise du soir,
Comme un store mouvant rafraîchissaient ma couche,
Je croyais m'éveiller au souffle d'une bouche.....

Jean Bouchet rapporte le fait dans les *Annales d'Aquitaine*, rédigées plus de soixante-dix ans après la mort de la première femme de Louis XI. Le chroniqueur dit que Marguerite, voyant son poète favori, maître Alain, endormi sur un banc, le fut baiser, et elle répondit aux seigneurs et aux dames de sa suite, qui s'étonnaient d'une faveur aussi grande accordée à un homme aussi laid :

« Je n'ay pas baisé l'homme, mais la précieuse bouche de laquelle sont issus et sortis tant de mots dorés et vertueuses sentences. »

Nos correspondants donnent cette version sous des formes différentes.

Nous mentionnons la lettre de M. I. Émile E. II. (Alais, Gard).

On ne lira pas sans intérêt la communication suivante, extraite d'un recueil très-intéressant, dont la publication a été interrompue, *l'Intermédiaire* :

« Il est des traditions qui forment comme le patrimoine moral des peuples et qui, si elles n'existaient pas, devraient être inventées. Qu'est-ce donc, si, quand elles existent, la critique historique entreprend de les reléguer parmi les fables? De tout temps on a cru aux tortures de Régulus, ce volontaire martyr de la foi jurée; de tout temps, à Bélisaire mendiant, cette imposante figure destinée à rappeler l'ingratitude des hommes. Un beau matin, un chroniqueur s'est rencontré qui a changé et biffé tout cela. Il ne savait donc pas que, suivant une parole d'Arisote, la poésie est quelque chose de plus élevé, de plus sérieux et de plus imposant que l'histoire? »

« De même, si la plus douce récompense que puisse ambitionner le poète, si je ne dis pas le sourire d'une belle, mais le baiser d'une reine a été déposé, soit sur son front, soit sur ses lèvres pendant son sommeil, c'est là pour nous une de nos plus chères croyances, de nos plus douces superstitions si vous aimez mieux,



VIERGE

VOYAGE DU PRINCE DE GALLES DANS L'INDE. — Entrée solennelle à Baroda. — Le cortège du Guicowar. — (Dessin de M. Vierge, d'après les croquis de M. Louis Rousselet.)

c'est l'apothéose, en quelque sorte, décernée au génie par l'amour. — Plusieurs siècles avant Alfred de Musset, la marque de tendresse donnée par Marguerite à Alain le *lettré*, à Alain *Chartier*, fut célébrée par plus d'un poète moins heureux que ce dernier. La peinture, elle aussi, a consacré ce souvenir, non sans l'accompagner de la devise : « *Honni soit qui mal y pense.* »

Nous sommes heureux de n'avoir découvert aucun document qui tue la légende d'Alain Chartier et de la reine Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI.

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 43, quai Voltaire.

CHARLES JOLIET.

THÉÂTRES

ODÉON : Représentation populaire à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Racine. — THÉÂTRE-ITALIEN : *Macbeth* et *Rossi*. — CIRQUE AMÉRICAIN : Elephants, chevaux et hommes.

Le public et la presse ont été unanimes pour approuver l'idée que vient d'avoir M. Duquesnel de donner de temps en temps des représentations populaires à prix considérablement réduits. Le grand vaisseau de l'Odéon semble fait tout exprès pour ces vulgarisations de l'art classique. Aussi y avait-il foule, mardi, à la première de ces représentations, inaugurée le jour de l'anniversaire de la naissance de Jean Racine. Le spectacle se composait de *Phèdre* et des *Plaideurs*.

Au Théâtre-Italien, M. Ernesto Rossi, dont les représentations excitent toujours le même intérêt, a fait succéder *Macbeth* à *Hamlet*, au *Roi Lear* et à *Othello*. Je n'ai pas qualité pour apprécier la traduction de M. Carcano; il m'a paru que les lignes principales du drame avaient été respectées, mais qu'on avait beaucoup ébranché dans le reste. Il est vrai qu'il y a de quoi s'exercer à travers « cette pièce effrayante, effarée, sauvage, » selon les expressions de Sainte-Beuve. Dans le principe, c'est-à-dire dans les éditions publiées du vivant de Shakespeare, il n'y avait aucune division d'actes ni de scènes. L'action allait son chemin d'un bout à l'autre, en une seule traite. Ce n'est que plus tard, six ou sept ans après la mort de Shakespeare, que les comédiens-éditeurs Condell et Héming s'avisèrent de faire tenir quelques-unes de ses pièces dans le moule classique des cinq actes. Le procédé est fort arbitraire.

M. Ernesto Rossi, qui est décidément l'homme de Shakespeare, s'est montré très-remarquable dans le rôle de *Macbeth*. Il a été intelligemment secondé par M^{me} Paret, qui a surtout bien rendu la terrible scène de somnambulisme.

Panem et circenses! Telle semble être depuis quelque temps la devise des Parisiens! Un nouveau cirque vient d'ouvrir ses portes sur la place du Château-d'Eau. Cela fait le quatrième à l'heure qu'il est. Ainsi se reconstitue peu à peu la physionomie du boulevard du Temple, qui, le soir venu, étincelle de cordons de gaz, d'ifs lumineux, d'affiches transparentes. Le nouveau cirque a pris le titre de *Cirque-Américain*, mais jusqu'à présent il n'a guère d'américain que sa décoration criarde. Les exercices qu'il exhibe nous sont connus depuis longtemps, — et nous trouvons une certaine candeur à prétendre nous étonner avec le saut des barrières, les éternels cerceaux de papier, le jeu des échasses, les chiens savants, la perche japonaise, les clowns, en un mot avec tout ce qui compose le répertoire habituel des troupes de cirque nomades ou sédentaires. On me répondra que sa grande attraction est dans ses huit éléphants dressés; mais sur ce terrain encore le *Cirque-Américain* avait été devancé par le *Cirque-Déjean* et le *Cirque-Fernando*.

La vérité est que ces éléphants sont très-gentils, qu'ils saluent la société, qu'ils donnent la patte à la façon des toutous, qu'ils valsent et exécutent une multitude de tours plus divertissants les uns que les autres. Nous sommes loin du temps où ces imposants pachydermes inspiraient à un poète la strophe suivante :

Loin du rivage de Golconde,
L'hôte géant de ces déserts,

De sa solitude profonde
Chérit l'image dans ses fers.
Jamais son épouse enchaînée
Ne veut d'un servile hyménée
Subir les honteuses douceurs;
L'amour en vain gronde et l'accuse :
Sa jalouse fierté refuse
Des sujets à ses oppresseurs.

Les éléphants ont toujours préoccupé les poètes. Entre autres, l'éléphant blanc du roi de Siam, qui a donné son nom à un ordre, — dont M. Thiers est décoré, entre parenthèse, — a été l'objet d'une attention particulière de Henri Heine, qui lui a consacré plusieurs pages de son *Romancero*. Il le représente au milieu d'un palais recouvert de plaques d'or, et garde par trois cents trabans. Cent eunuques le servent à genoux; on le frotte avec de l'ambre et de l'essence de rose. Les plus friands morceaux sont réservés pour sa trompe; il boit, dans des seaux d'argent, du vin assaisonné des plus douces épices. Et cependant l'animal sacré dépérit de jour en jour; l'éléphant blanc est atteint d'une mélancolie noire.

Ce que voyant, le puissant roi de Siam fait appeler le chef de ses astrologues et le somme d'avoir à s'expliquer sur la maladie de l'éléphant.

— Sire, répond le savant, l'éléphant blanc s'ennuie.

— Quel remède y a-t-il à cela?

— Il faut le faire voyager.

Et l'astrologue conseille d'envoyer l'éléphant en France :

— La vie est si aimable, si douce est la vie aux bords de la Seine, dans la ville de Paris! Comme ton éléphant va se civiliser et se divertir dans ce pays-là! — Mais avant tout, ô roi! fais richement remplir sa cassette, et donne-lui une lettre de crédit sur les frères Rothschild, rue Laffitte.

J'ignore si les éléphants du *Cirque-Américain* ont une pareille provision, mais au train dont ils y vont, ils paraissent se divertir et être en passe de se civiliser comme l'éléphant de Henri Heine.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

TRAVAUX DES THÉÂTRES LYRIQUES

PENDANT L'ANNÉE 1875

Les lignes qui vont suivre constatent une triste vérité, à savoir que si la musique n'est pas morte tout à fait, elle est malade; elle dépérit dans une sorte d'affection anémique compliquée de troubles cérébraux.

Le bulletin de sa santé est, d'ailleurs, aisé à rédiger.

Tous les ans, quand vient le dernier samedi de décembre, nous dressons le catalogue des opéras représentés, ce qui nous donne du même coup un tableau statistique et une table des matières qui facilite la recherche du lecteur à travers la collection du *Monde illustré*.

Dans les années moyennes le nombre des actes inédits s'élève à quarante-cinq environ; en 1870, de lugubre mémoire, il était encore de dix-sept, représentant le travail de six mois seulement; en 1875, il n'est plus que de VINGT :

A l'Opéra.	néant.
A l'Opéra-Comique.	7 actes.
Aux Italiens.	néant.
Aux Bouffes-Parisiens.	6 actes.
A la Gaité.	4 —
Au Théâtre-Taitbout.	3 —

Les compositeurs expliquent cet état d'improductivité par le dédain constant des directeurs de théâtre pour leurs œuvres. Ceux-ci répliquent par une raison qui a bien sa valeur: ils disent qu'ils attendent en vain qu'on leur apporte un *Guillaume Tell*, un *Zampa* ou une *Dame Blanche*. Et pendant ce temps-là le public n'est pas servi!

Enfin voyez, si cela vous intéresse, le tableau des

premières représentations et des reprises qui se sont données sur les théâtres lyriques de Paris pendant la défunte année, maudite de tous les dieux protecteurs de la gamme.

Opéra

REPRISÉS.	<i>La Juive</i>	V. le n°	927	} T. 36.
	<i>Guillaume Tell</i>		935	
	<i>Hamlet</i>		939	
	<i>Les Huguenots</i>		942	
	<i>Faust</i>		961	
	<i>Don Juan</i>		{ 973 974	T. 37

Opéra-Comique

1 ^{res} REP.	{	<i>Carmen</i> (4 actes, MM. Meilhac, L. Halévy, G. Bizet).....	936	} TOME 36.
		<i>L'Amour africain</i> (2 actes), E. Legouvé, Paladilhe.....	944	
REP.	{	<i>Don Mucarade</i> (1 acte), Carré, J. Barbier, E. Boulaenger.....	945	} T. 37.
		<i>Le Caid</i>	928	
	{	<i>Le Val d'Andorre</i>	967	T. 36.

Théâtre-Italien

REPRISÉS.	{	<i>Un Ballo in maschera</i>	925	} TOME 36.
		<i>Crispino e la Comare</i>	927	
		<i>Freyschutz</i>	927	
		<i>Norma</i>	928	
	{		929	T. 36.

Bouffes-Parisiens

1 ^{res} REP.	{	<i>Les Hanneçons</i> (3 actes), G. Anger, A. Millaud, Offenbach.....	942	} T. 37.
		<i>La Créole</i> (3 actes), A. Millaud, Offenbach.....	970	
REP.	{	<i>La Princesse de Trébizonde</i>	933	} T. 36 T. 37.
		<i>La Jolie Parfumeuse</i>	961	

Gaité

1 ^{res} REP.	{	<i>Le Voyage dans la Lune</i> (4 actes), Wanloo, Leterrier, Mortier, Offenbach.....	968	} T. 36 T. 37.
		<i>Geneviève de Brabant</i>	934	

Théâtre-Taitbout

1 ^{res} REP.	{	<i>La Cruche cassée</i> (3 actes), J. Noriac, J. Moineaux, L. Vasseur.....	969	} T. 37.
-----------------------	---	--	-----	----------

Mais voici qui est fait pour nous consoler un peu: c'est la liste des livres concernant la musique qui ont paru dans les derniers douze mois. Tous les ans nous donnons au public ce document, qu'il ne doit trouver dans aucun autre écrit périodique, et qui ne coûte à établir qu'un peu de patience et une envie irrésistible d'être utile aux bibliophiles, plus généralement à tous les curieux.

LITTÉRATURE MUSICALE

TRAVAUX DE L'ANNÉE 1875

A. Azevedo : *les Doubles croches malades*; in-16. — F. Bernard : *Gymnastique pulmonaire*; in-8°. — Jules Carlez : *Auber*; in-16. — Gustave Chcuquet : *le Musée du Conservatoire national de musique*; gr. in-8°. — G. Duval : *Terspsychore*, avec une préface de M^{lle} Sangalli; in-16. — Gewaërt : *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité*; tome I; gr. in-8°. — A. Guillemin : *le Son, notions d'acoustique*; in-12. — Georges d'Heylli : *Foyers et coulisses : Opéra*; 3 vol. in-16. — Adolphe Jullien : *les Spectateurs sur le théâtre*; in-8°. — Adolphe Jullien : *Théâtre de Marie-Antoinette*; in-8°. — Albert de Lasalle : *les Treize salles de l'Opéra*; in-12. — Mengy : *la Poésie de la musique*; in-12. — Edmond Nenkamm : *Trois jours à Rouen, souvenirs du centenaire de Boieldieu*; in-12. — Ch. Nutter : *le Nouvel Opéra*; in-12, avec de nombreuses vignettes. — A. Pellet : *Essai sur l'opéra en France*. — A. Pougin : *Boieldieu, sa vie, ses œuvres, son caractère, sa correspondance*; in-12. — A. Pougin : *Figures d'opéra-comique* (Elleviou, M^{me} Gavaudan, M^{me} Dugazon); in-8°. — Ernest Royer : *Notes de musique*; in-12. — Royer : *Histoire de l'Opéra*; in-12. — Schuré : *le Drame musical*, 2 vol. gr. in-8°. — X. Y. Z. : *le Nouvel Opéra, le monument, les artistes*; in-12. — ? : *Physique musicale*; in-12. — Etc...

Voilà une liste suffisamment copieuse, et nous pourrions dire qu'elle se présente assez bien, si, par passion pour des nomenclatures complètes, nous n'avions dû nous y faire figurer nous-même à notre rang alphabétique.

La littérature musicale est donc en bon chemin.

Elle ne dépérit pas comme la musique elle-même, et il est facile d'admettre que si dans ces derniers temps on a vu le nombre de ses produits augmenter, cet heureux accroissement ne peut venir que du bon vouloir et de la curiosité de plus en plus vive du dilettantisme.

Il est vrai qu'au bilan de l'année écoulée il faut inscrire un fait considérable : l'inauguration du nouvel Opéra, qui a suscité plusieurs ouvrages de circonstance. Un tel événement, qui ne doit point se reproduire de notre vivant, devait tenter les auteurs et les éditeurs.

Nous ne prétendons pas à une autre influence sur nos lecteurs qu'à celle qui provient d'une fréquentation de longue date, et qui d'un côté, du moins, peut passer pour un commencement d'amitié. Toujours est-il que si, parmi les personnes qui jettent les yeux sur nos chroniques, ils s'en est trouvé qui aient pris note des livres que nous leur signalons depuis dix-huit ans, et qui s'en soient formé une bibliothèque, ces amateurs possèdent déjà une sorte de petit trésor archéologique très-propre à les distraire à la campagne, et même à la ville.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

Faits divers. — De nombreux et effroyables accidents ont eu lieu en Europe depuis la dernière quinzaine.

On vient de retirer quatre-vingt-dix cadavres de la mine de Swaithe (Angleterre). On estime à cent soixante le nombre des ouvriers qui ont péri. On a retrouvé sur la côte anglaise plus de soixante cadavres des naufragés du *Deutschland*, parmi lesquels ceux de quatre religieuses expulsées d'Allemagne.

— Près de Louvain, en Belgique, deux trains se sont rencontrés. On parle de douze tués et d'un grand nombre de blessés. A Mons, une épouvantable explosion, déterminée par le feu grisou, s'est produite dans les charbonnages de Frameries, au puits Lacour. Il y a eu cent dix morts et onze blessés. Enfin, en Allemagne, dans le port de Brème, une caisse, contenant des matières explosibles, a fait sauter le paquebot la *Moselle*. Le total des morts et des blessés atteint deux cents.

Voyages. — Le 19 novembre, le lieutenant Cameron est arrivé à Saint-Paul de Loanda, possession portugaise, sur la côte occidentale d'Afrique, venant d'Oudjidji, d'où il était parti en mai 1874, il y a donc un an et demi, ayant traversé de part en part le continent africain.

— Une expédition égyptienne, envoyée à la conquête de l'Abyssinie, a complètement échoué. Les troupes du khédive étaient divisées en deux colonnes, fortes chacune d'un peu plus de 2,000 hommes, l'une sous la conduite du colonel Arendrupp, l'autre sous celle de M. du Rolf, un officier suisse. De cette dernière, on est sans nouvelles. Quant aux 2,800 hommes de Arendrupp, douze seulement purent s'échapper. On a reçu également de mauvaises nouvelles du colonel Gordon : 15 ou 20,000 Chouls révoltés, assiégeant un port égyptien, au-dessous de Kartoum, ont pris et coulé son bateau, qui était armé d'une mitrailleuse.

— Meunzinger-Pacha, Suisse fort distingué, que le vice-roi d'Égypte avait nommé gouverneur de ses provinces du Soudan, et qui poursuivait avec une énergie indomptable la répression de la traite, a été étranglé dans un repas offert par les chefs du pays de Souat.

— On vient de construire à Alexandrie, d'après le plan conçu par le khédive, de nouveaux bateaux destinés à l'expédition du colonel Gordon dans l'intérieur de l'Afrique. Ces navires à voiles et à rames se composent chacun de soixante-dix morceaux, emballés dans des caisses, afin de pouvoir être transportés à dos de chameau. Avec ces embarcations, on doit former une flottille pour explorer les lacs Victoria, Nyanza, Albert Nyanza, et remonter aux sources du Nil. — E. W.

— En reconnaissant les steppes, à l'est de la mer Caspienne, les troupes russes ont découvert les ruines d'une antique cité dont l'existence avait été ignorée jusqu'à ce jour. A en juger par les ruines, cette ville a dû posséder une nombreuse population; on y a trouvé

plusieurs minarets de style arabe; dans les environs, se présentent des vestiges de travaux d'irrigation.

E. W.

Faits scientifiques. — On a les meilleures nouvelles des sondages et des fouilles exécutées comme études des possibilités du percement souterrain du pas de Calais. Il est aujourd'hui démontré que la couche crayeuse, à la fois compacte et facilement forable, existe d'une manière très-régulière sous le bras de mer. — E. M.

— Il est grand bruit, en Amérique, de la confection d'un nouveau gaz d'éclairage, obtenu en sursaturant l'air ordinaire de vapeurs émanant de la gazoline, substance qui n'est autre que la partie la plus volatile du pétrole, séparée du liquide par la distillation. — E. M.

Statistique. — On consomme, à Paris, pendant la maine du jour de l'an : 10,000 caisses d'oranges contenant chacune 430 oranges et valant 35 francs la caisse en moyenne : soit 4,300,000 oranges pour la valeur de 350,000 francs.

— Le souverain qui règne depuis le plus longtemps est dom Pedro II, empereur du Brésil, monté sur le trône le 7 avril 1831, à l'âge de six ans.

Beaux-arts. — La nouvelle œuvre de Meissonier, *la Charge de cuirassiers à Friedland*, vient d'être acquise par le riche amateur américain, M. Stewart, au prix de 300,000 francs.

— On vient de découvrir à Cologne une monnaie romaine unique; elle porte l'effigie de Sylvanus, évêque de cette ville, qui fut, en 353, proclamé empereur par les légions des Gaules, et dont le règne ne dura que vingt-huit jours.

— L'Académie des beaux-arts de Stockholm vient de nommer membre honoraire M. Jules Breton, le peintre des *Gleanuses*.

— La Société royale des sciences de Londres vient de décerner la grande médaille d'or, valant plus de 2,000 francs, à M. Le Verrier, directeur de l'Observatoire de Paris, pour ses découvertes astronomiques.

— L'association belge de photographie vient de faire remettre, par l'intermédiaire de la Société française de photographie, une très belle médaille d'argent à M. Léon Vidal, l'inventeur de la photochromie (ou photographie en couleurs), dont la presse s'occupe beaucoup depuis quelque temps.

— Le duc d'Aumale s'est rendu acquéreur, à l'hôtel Drouot, d'un livre d'heures manuscrit de la fin du quinzième siècle, avec dix-huit miniatures, au prix de 20,000 francs. — Le même prince vient également d'offrir à la ville de Vervins cinq copies sur toile des portraits des ducs de Guise, peintures fort intéressantes pour l'histoire locale.

— En faisant des fouilles près de la Maison de l'Usurier, à Pompeï, on a trouvé un autel d'argent, deux coupes, plusieurs tasses avec soucoupes et cuillers aussi en argent, une chaise incrustée d'argent, deux boucles d'oreilles d'or, de nombreuses fresques, etc...

Nécrologie. — Parmi les nombreux décès de la dernière semaine, nous citerons :

— M. Léchelle, connu par des travaux scientifiques, qui laisse 10,000 francs à l'École de pharmacie de Paris.

— M. le marquis de Béranger, ancien diplomate.

— Le général Alphonse de Bétancourt, aide de camp de S. M. l'empereur de Russie.

— M. Chevron, graveur de talent, qui avait obtenu une médaille, au Salon de 1863, pour son *Baiser de Judas*, d'après Ary Scheffer.

— Lady Louisa Stuart, dernière descendante de la famille royale d'Écosse, morte près Seebles, dans sa centième année.

— Sir Houston Stewart, amiral du royaume britannique, qui avait été nommé grand-officier de la Légion d'honneur à la suite de la campagne de Crimée.

— M. Jean Saint Gaudens, ancien député, pour les Basses-Pyrénées, à l'Assemblée constituante de 1848.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art en Alsace-Lorraine, par RENÉ MÉNARD (1). — 1 vol. gr. in-4°. Paris. Charles Delagrave, 53, rue des Ecoles.

La France littéraire et artistique devait bien cette offre à l'Alsace-Lorraine, et nous sommes sûrs que le livre de M. René Ménard a été accueilli par nos anciens compatriotes avec toute la reconnaissance qui lui est due. Quant à nous, nous le recevons comme un témoignage nouveau de tout le talent qu'un tel écrivain sait mettre au service du patriotisme et de l'art. Sans doute, l'Alsace-Lorraine n'avait pas besoin d'un introducteur auprès de nous : nous lui sommes toujours fidèles par l'esprit et par le cœur; mais qui, mieux que M. Ménard, pouvait rendre à ce cher et malheureux pays de nouvelles lettres de gage? Nous voilà donc de nouveau en communication avec lui. Nous le connaissons mieux que jamais aujourd'hui : nous savons une fois de plus quelles richesses il renferme et quel rôle éclatant il a joué, à travers les siècles, dans l'histoire de la civilisation.

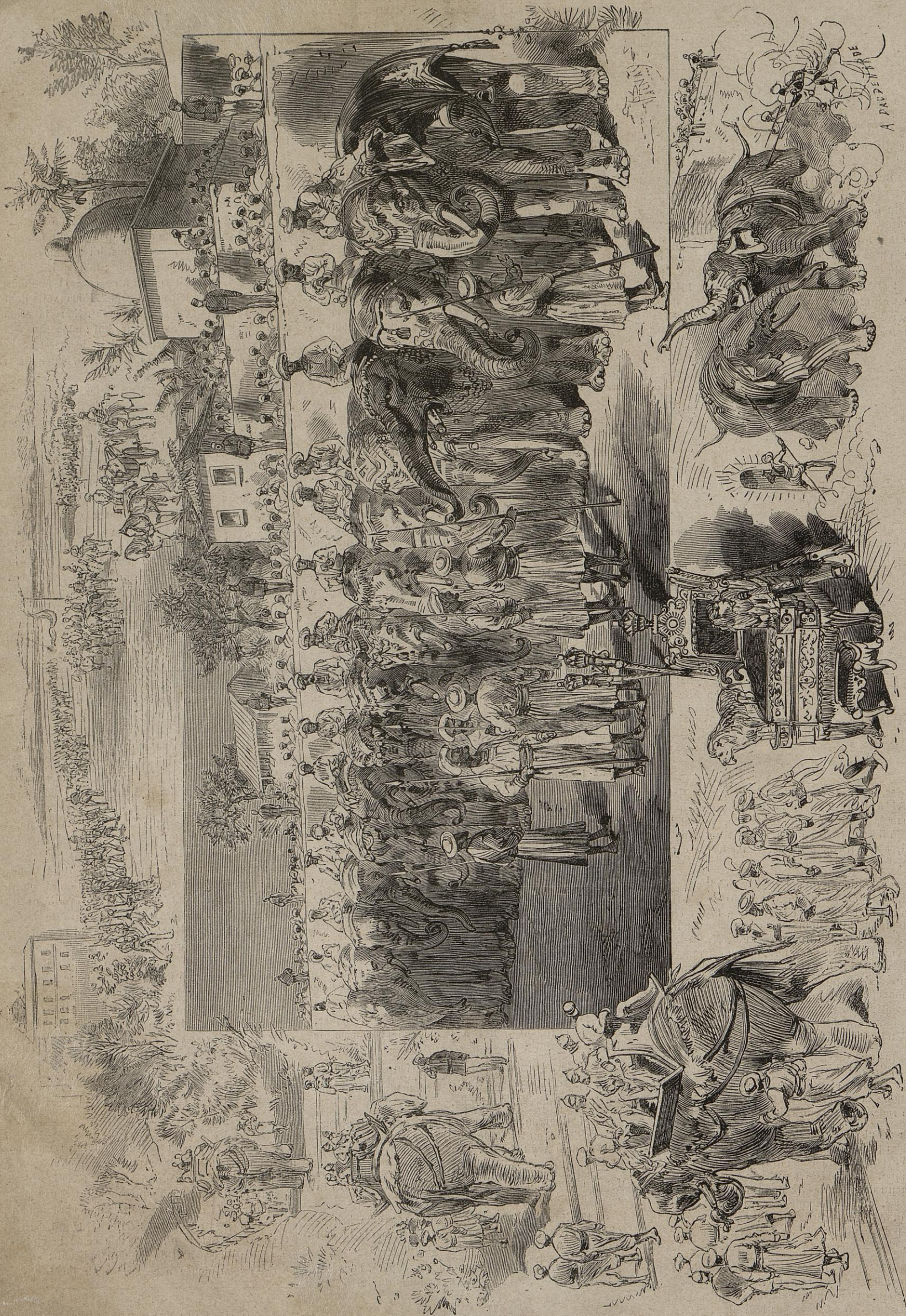
M. Ménard est remonté au berceau de cette belle province; il l'a trouvée mûre et déjà florissante dès ses premiers pas dans la vie; son premier regard, que disons-nous! son premier applaudissement a été pour ce monument incomparable que produisit l'École de miniaturistes, qui, au douzième siècle, remplissait l'Alsace de ses chefs-d'œuvre. *L'Hortus deliciarum* n'existe plus aujourd'hui; il s'est effeuillé au vent de destruction et de mort qui soufflait sur Strasbourg pendant le dernier siège; mais le souvenir n'a pu en être perdu. M. Ménard l'a fait revivre dans tout son charme et dans tout son honneur. C'est grand plaisir, c'est une véritable consolation de rencontrer sous ses doigts, à travers les pages de *L'Art en Alsace-Lorraine*, quelques reproductions de ce livre jadis unique au monde; il semble, de cette façon, qu'il respire encore : il nous semble même l'apercevoir encore sur les tablettes vénérables et illustres de ce Temple-Neuf qui fut une des premières victimes du siège de l'antique *Argentorium*!

Mais nous l'avons dit, l'Alsace-Lorraine tout entière revit sous nos yeux dans le livre de M. Ménard; et depuis le *Hortus deliciarum* jusqu'aux productions de Martin Schöngauer, depuis Claude-Lorrain jusqu'à Henner et Jundt, ajoutons-y encore les frères Deck, ces puissants colorateurs de faïences, et Bartholdi, l'auteur du *Lion* de Belfort, il n'est rien, à commencer par le Munster, il n'est personne, à finir par le bon roi Stanislas dans sa ville de Nancy, que M. Ménard, avec le secours de tout un monde d'aquarellistes et de graveurs d'élite, n'ait fait passer devant la France attentive et charmée. O splendeurs! ô deuil! Il nous semble y être : nous y sommes du moins avec toutes les tendresses de nos souvenirs et toute les piétés du plus ardent patriotisme, à ce point M. Ménard a réveillé en nous, grâce au déploiement d'une prose savante mêlée à toutes les pompes de l'art, des cordes qui ne sont jamais plus près de vibrer que lorsqu'elles semblent à jamais détendues. C'est une bonne action que ce livre, plus encore qu'une œuvre d'art; il fera son chemin, à ces causes, dans les sympathies et les respects du public; tout le monde voudra posséder dans sa bibliothèque ce témoin désolé et fidèle de ce qui fut jadis la patrie; *quorum pars et testes fui!*... — ÉMILE GASSMANN.

GUSTAVE HALLER

Gustave Haller n'est pas un nouveau venu dans le monde des lettres et des arts. Il y a quelques années, deux romans, *l'Enfer des femmes* et *Sternina* (dans le journal *la Presse*); deux autres petites nouvelles publiées par la *Liberté* et le *Siècle*; une chronique littéraire d'un genre nouveau : *La Critique des critiques*, faite dans *Paris-Journal*; enfin une comédie en quatre actes pleine d'esprit et de gaieté parisienne : *le Médecin des Dames*, jouée avec succès au théâtre Cluny,

(1) Les gravures de *L'Art en Alsace-Lorraine* ont été exécutées sous la direction de M. Léon Gaucherel, d'après les documents fournis par l'auteur.

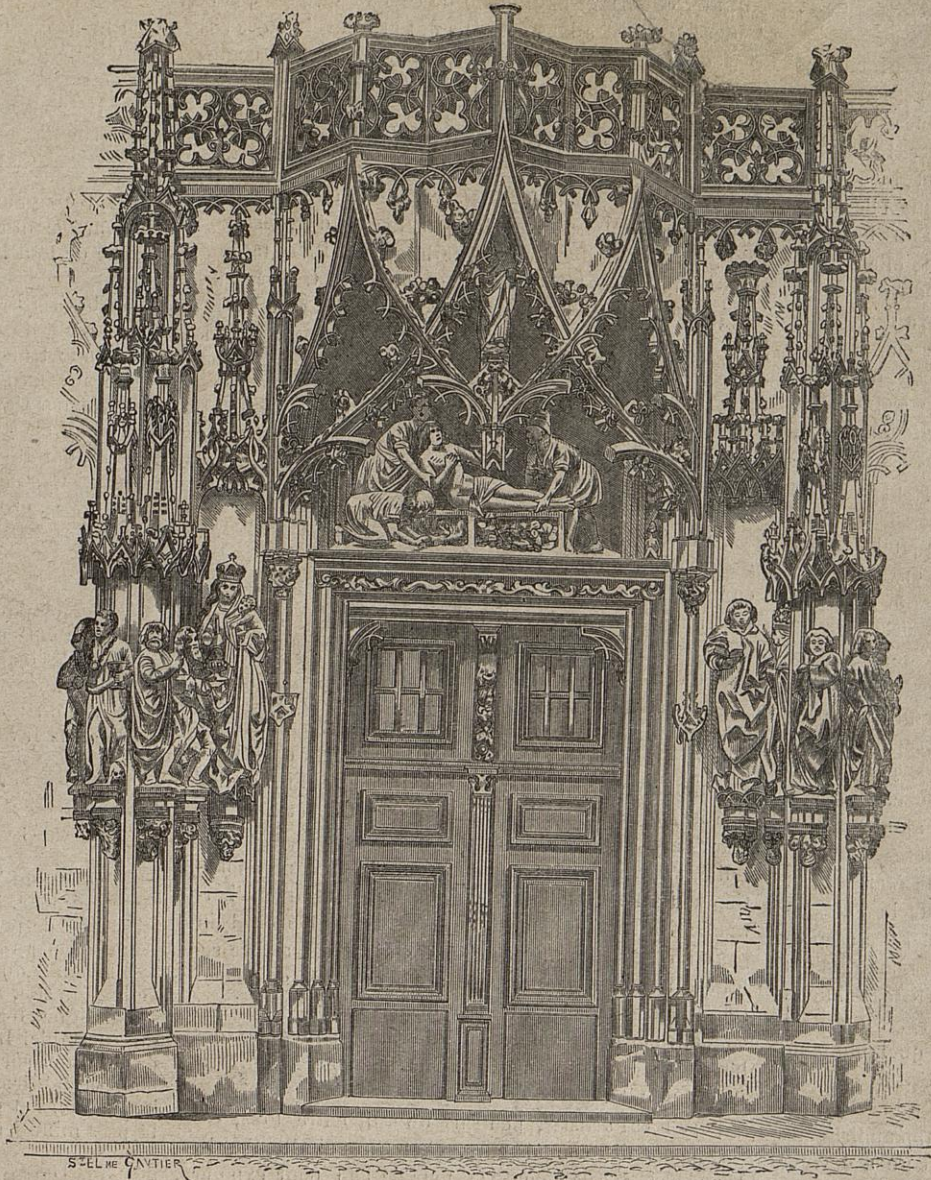


Visite au temple de Parbutty, près Poonah. — Revue des troupes anglo-indiennes à Poonah. — Les éléphants de guerre des Guicowar. — Le trône du prince de Galles. — Combat d'éléphants dans la grande arène de Baroda.

VOYAGE DU PRINCE DE GALLES. — Poonah. — (Dessin de M. Valhay.)



Vase de Ribeauvillé (Haut-Rhin)
[1639]



Portail Saint-Laurent, à Strasbourg (1494)



Vase de Ribeauvillé (Haut-Rhin)
[1639]



LES LIBELLULES, tableau de Yundt.

avaient déjà attiré sur Gustave Haller l'attention et la curiosité du public lettré.

J. Janin lui consacra une de ses plus gracieuses pages.

« Le jeune Gustave Haller, écrit le prince des critiques dans son feuilleton du 31 janvier 1870, fut d'abord une très-jeune fille pauvre et bien née; comme son père, M. Charles Simonin, elle était habile à restaurer les vieux livres. D'un bouquin chargé de rouille et gonflé par la pluie, elle faisait un exemplaire digne de la bibliothèque d'Auguste de Thou et de Chrétien de Lamoignon. Elle a réparé des livres dont le prince Eugène de Savoie eût fait son orgueil; historiens, romanciers et poètes n'avaient pas de secrets pour elle. Elle savait de son côté le nom de toutes ces merveilles. A Florence, à Rome, à Turin, à Londres, elle était célèbre et les plus difficiles recherchaient les vélins sauvés par ses mains délicates.

« C'était beau et bien tout cela, mais quand l'enfant devint jeune fille, ce jeune cœur fut envahi d'une passion nouvelle, et la comédie eut bientôt remplacé les vieux livres. Son premier début a décidé de la fortune de cette excellente comédie de Ponsard, *L'Honneur et l'Argent*. Le poète et ses amis cherchaient dans toute la ville une ingénue qui fût digne du rôle de Lucile, et la jeune Haller répondit : Me voilà, demandant seulement quelques jours pour apprendre son rôle et pour tailler sa robe. Et si vite et si bien elle bâtit son costume, en apprenant ces beaux vers, qu'elle eut un double succès de comédienne et de couturière. Plus la fillette était jolie et plus la taille était aisée. Aussitôt que le Théâtre-Français apprit son nom, il en voulut faire sa pensionnaire et bientôt sa sociétaire. Oui, mais pendant l'intervalle elle était devenue une artiste habile à modeler la terre, à tailler en plein marbre. Heureux le privilégié qui possède aujourd'hui quelqu'une de ces têtes élégantes signées de la jeune Gustave Haller. Et maintenant la voilà qui, d'une plume habile, écrit en se jouant la comédie, et chacun d'applaudir, ceux qui la connaissent et ceux qui sont encore à deviner que cette jeune femme, ornée à ravir de deux beaux enfants (elle fait bien toute chose), n'est rien moins que madame Valérie Fould, nièce de cet homme admirable d'esprit, M. Benoit Fould.... »

Cette année Gustave Haller vient de nous donner *le Bleuet*. Ce nouveau roman a eu un grand, un unanime succès auprès des gens de goût et des délicats. Tous les critiques de la grande presse, MM. Asse, Trianon, Noriac, Gêrome, Fournier, baron Ernouf, Derôme, Courty, Clerc, Briquet, de Thémis, Daudet, Aron, du *Journal des Débats*, et enfin un des représentants les plus autorisés de l'Université ont fait de cette œuvre des analyses fouillées avec soin. Tous ont reconnu que *le Bleuet* était un livre sérieux, une étude de caractère d'un ordre élevé, qui plaçait Gustave Haller à la tête des auteurs d'avenir de la France contemporaine.

George Sand et Carpeaux, charmés par la lecture de *Bleuet*, ont voulu présenter l'œuvre nouvelle entre leurs deux noms, les deux plus grands noms, peut-être, du siècle. *le Bleuet* a paru avec une préface de Georges Sand et un dessin de Carpeaux, il est déjà à sa septième édition.

Le monde des lettres et celui des arts sont heureux de rendre aujourd'hui un juste hommage à cette personnalité originale et si « fortement douée » pour nous servir de l'expression de Georges Sand, qui par son patronage a décidé définitivement la réputation de Gustave Haller.

Géographie générale, par L. GRÉGOIRE. — 1 vol. gr. in-8°, accompagné de 100 cartes et de nombreuses illustrations. Chez Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères. Prix : 6 fr. 25.

Nous annonçons un livre qui arrive fort à propos, à cette époque de l'année où l'on est souvent très-embarrassé dans le choix d'un ouvrage à donner comme cadeau d'étrennes.

C'est une GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE, dans laquelle l'auteur, M. Louis GRÉGOIRE, a su donner avec science et clarté, d'une manière intéressante, toutes les notions indispensables pour connaître l'état physique, politique, économique des différentes parties du monde.

Mais les éditeurs ont assurément doublé le mérite,

l'utilité, et surtout l'agrément de ce bon ouvrage, par toutes les illustrations dont ils ont cru devoir l'orner : cent cartes, choisies avec soin, nous donnent la configuration des pays les plus intéressants à bien connaître, plus de 500 gravures, dont 20 sur acier, hors texte, font passer sous nos yeux les vues les plus curieuses, les paysages, les monuments les plus remarquables; enfin, 16 chromo-lithographies, véritables œuvres d'art, nous présentent les types les plus exacts de plusieurs des grandes familles de l'espèce humaine. Deux tables, très-complètes et très-claires, permettent de trouver immédiatement tous les lieux cités ou décrits dans cette Géographie, qui forme un splendide volume grand in-8° colombier, du prix de 25 fr.

L'ART DU GOUT

Un écrivain anglais a dit que « le Français est le législateur du goût. » Il avait, certes, bien raison; c'est, en effet, dans les arts du goût qu'excelle notre génie national. Ne se révèle-t-il pas, par exemple, dans ces mille riens charmants que le commerce range sous le titre d'étrennes?

Que l'on ne se récrie pas, que l'on ne dise point que c'est rabaisser ce grand et beau mot d'art que de l'appliquer à ces articles. S'il est vrai que l'art consiste à réjouir l'âme par le canal des sens, on ne saurait nier que le *joujou* comme le *bonbon* ne soient bel et bien des choses artistiques. L'harmonie des sons qui flatte l'oreille, l'harmonie des couleurs qui flatte l'œil appartiennent à l'art, et l'on viendrait prétendre que l'harmonie des saveurs, qui flatte l'organe tout spécial du goût, n'a point les mêmes droits? Oui, il est artiste celui qui a le don de procurer à l'homme de si douces sensations et qui, sous tant de formes multiples, lui fait connaître et bénir un des côtés les plus merveilleux des biens jetés à profusion par le Créateur pour le bonheur de l'humanité.

Parmi ces artistes, j'en sais un qui, entre tous, est fort goûté des connaisseurs, c'est Siraudin-Reinhardt. Il a choisi, spécialement, le jour de l'an pour exposer ses œuvres, et, chaque année, il réserve à ses admirateurs quelque surprise nouvelle. Au risque d'être indiscret, je veux, pour qu'ils en aient la primeur, dire à mes lectrices quelles seront les surprises de cette année.

C'est d'abord... une *gamelle*; oui, une gamelle absolument semblable à celle dans laquelle, pendant un mois, nos braves réservistes ont mangé leur ration. C'est frappant de vérité : forme, couleur, numéro matricule, rien n'y manque, pas même la note patriotique. Le couvercle porte, en effet, ces trois mots sur la signification desquels il n'est point besoin d'insister : *Remember*, — *Patience*, — *Persévérance*.

Ouvrez! Oh! quelle soupe appétissante! on en mangerait; oui, mais une fée a transformé le régal des camps en une bonbonnière merveilleuse où sont réunis les saveurs les plus fines, les parfums les mieux harmonisés. Simple et riche, cette *gamelle des réservistes* de 1873 est, en tout point, une œuvre d'art qui fera prime aux étrennes.

C'est ensuite une *cruche*, et une « *cruche cassée*, » encore; mais, attendez! de cette cruche, c'est le peintre Greuze qui, lui-même, il y a plus d'un siècle, a donné le modèle et, en la sculptant, comme en un bloc de soie, notre artiste a été digne du maître. Il y a même ajouté un détail qui en accroîtra le mérite. Dans la cassure se dessine un portrait, le profil de l'artiste charmante qui, chaque jour, dans la *Cruche cassée*, se fait applaudir, Céline Chaumont. Son sourire irrésistible et fin semble ici poser une énigme. L'énigme, c'est un composé de tout ce qu'il y a de meilleur parmi les bonnes choses; un bonbon baptisé *la Créole* et qui a tout l'attrait de celle dont il porte le nom.

Dans le musée où nous nous promenons, les œuvres de bon goût abondent. Ici, ce sont de riches ombrelles qui, comme des cornes d'abondance, versent des flots de *douceurs*; là, des paniers de toutes formes, garnis de dentelles, de fleurs et de rubans. Leur contenu promet au palais le plus difficile des jouissances toujours nouvelles, et quand la source en est tarie, ces paniers se transforment en élégants chapeaux dont nos meilleures faiseuses seraient jalouses.

Ce sont encore... Mais non, je n'en finirais pas, et l'on pourrait croire que je veux infliger le supplice de Tantale à ceux et celles qui me lisent. Je crois même

qu'il est un peu tard pour m'en apercevoir. Que faire, sinon donner le moyen de céder aux tentations que j'ai fait naître?

A la vérité, c'est à peine nécessaire. Qui ne sait, parmi les gens de goût, que le musée dont je parle se trouve rue de la Paix?

Nous recommandons la *Maison de Bijouterie* HUSSON, boulevard Montmartre, 21, comme vendant le meilleur marché de tout Paris, à *prix fixe*.

La librairie Ducrocq, rue de Seine, 53, met en vente pour les étrennes la nouvelle édition, couronnée par l'Académie française, de *Henri IV*, par M. de Lescure, avec les eaux-fortes de Léopold Flameng; *la Sibirie orientale*, par Octave Sachot; *Perdus au milieu de Paris*, histoire de trois orphelins, par G. Fath; *les Chasses enfantines*, par B.-H. Révoil; *les Amuseurs de la rue*, par Augustin Challamel; *les Ronces enfantines*, avec texte et airs notés, et un choix exceptionnel de livres et d'albums à des prix très-modérés.

M. Émile Mennesson, de Reims, le luthier breveté des violons GUARINI (de 90 francs), qui ont fait sensation à l'Exposition dernière, a obtenu, comme récompense, la médaille d'argent, l'unique médaille accordée à la lutherie française. On ne peut que souhaiter à ce nouveau violon, reconnu supérieur, tout le succès qu'il mérite et la faveur des Étrennes de 1876.

Cerise Pompadour, *Lèvres de feu*, *Patte de velours* v.; *J.-Klein-Quadrille*, *Radis roses*, m.; *Cœur d'artichaut*, *Peau de satin*, polk.; *France adorée!* marche, sont acclamées.

La veloutine Viard, inventée par M. F. Viard, parfumeur-chimiste, 5 bis, rue Auber, à Paris, a atteint un tel degré de perfectionnement qu'elle est adoptée aujourd'hui par tout le monde élégant.

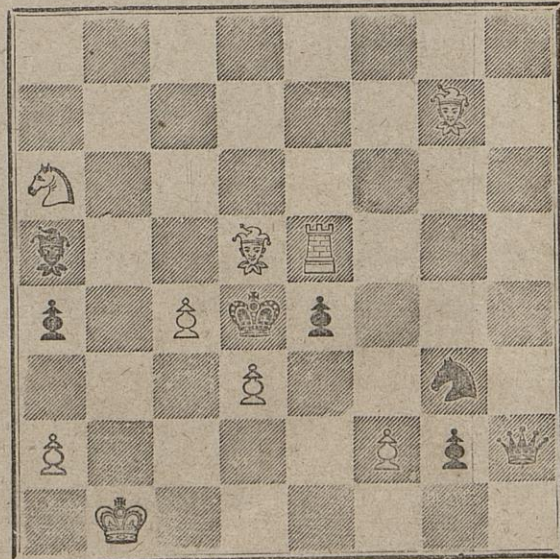
Elle donne au visage le velouté, la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse, sans altérer la peau.

Sa vogue toujours croissante prouve sa supériorité incontestable. L'inventeur, dans le but d'assurer à son produit un succès durable, s'est attaché à n'employer pour sa fabrication que des éléments essentiellement hygiéniques et pouvant supporter sans crainte l'analyse la plus minutieuse.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES POUR ÉTRENNES
 P. aux jeunes gens et aux jeunes filles de 15 à 25 ans. P. bhardt, 51, rue Vivienne. LE SAVOIR-VIVRE EN TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE, par M^{me} d'Alq., est le guide le plus sûr et le plus complet qu'un homme ou une femme puisse consulter. 7^e édit. Adopté avec une faveur unanime, il est d'une utilité incontestable à tout âge et aux deux sexes. Br. 5 fr.; jolies reliures de 6 fr. 50 à 8 fr. — LA SCIENCE DE LA VIE, conseils et réflexions du même auteur (3^e édit.). Cet ouvrage, auquel une médaille d'honneur a été décernée par la Société d'encour. au bien, sera bien venu des jeunes filles et des jeunes femmes, qui le bront et le reliront avec fruit et plaisir. Br. 3 fr. 50, relié 4 fr. 50 à 5 fr. 50. — FORTUNE ET RUINE, du même auteur, 2 vol. de Nouvelles pour jeunes filles. Br. chaque vol., 3 fr. 50; relié, même prix que ci-dessus. — L'HERITIÈRE DE SANTA-FE, roman américain, qui vient de paraître, trad. par M^{me} d'Alq., lecture excessivement intéressante tant au point de vue géographique que des mœurs étrangères que par les péripéties inattendues en faisant un drame d'un attrait puissant, 2 vol. Br. 7 fr.; reliés en un seul vol. 8 fr. 50. — Vient de paraître cette semaine, chez le même éditeur : LE MAÎTRE ET LA MAÎTRESSE DE LA MAISON, par M^{me} d'Alq., br. 5 fr., *vade mecum* indispensable à tout jeune ménage. Ce volume, édité avec luxe, est appelé à un grand succès.

PROBLÈME N° 584

COMPOSÉ PAR M. R. B. WORMALD



Les Blancs font mat en trois coups

NOUVEAUTÉS	53, rue de Seine	LIBRAIRIE DUCROCO	Rue de Seine, 53	NOUVEAUTÉS
OCTAVE SACHOT	B.-H. RÉVOIL	COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE	AUGUSTIN CHALLAMEL	GEORGES FATH
LA SIBÉRIE ORIENTALE L'Amérique russe et les régions polaires Explorations, Récits de voyage Un vol. grand in-8° raisin, Orné de 60 gravures sur bois et d'une carte 7 fr. broché. Relié : 10 fr.	LES CHASSES ENFANTINES Un joli vol. in-8° Orné de nombreux dessins Broché 3 fr. Relié 5 fr. MALBROUGHS EN VA-T-EN GUERRE Grand album Par ÉMILE BOILVIN Cart. 7 fr.	Br. 15 fr. HENRI IV Rel. 20 fr. PAR M. DE LESCURE Magnifique volume grand in-8° Jésus de 600 pages COMPOSITIONS ET GRAVURES D'APRÈS LES MAÎTRES PAR LÉOPOLD FLAMENG	LES AMUSEURS DE LA RUE Un joli volume in-12 Broché Orné de dessins Relié 2 fr. PAR 3 fr. 25 DEBAT-PONSAN LES RONDES ENFANTINES Joli album avec texte et airs notés Par E. DEBAT-PONSAN Cart. 4 fr.	PERDUS AU MILIEU DE PARIS HISTOIRE DE TROIS ORPHELINS Un volume grand in-8° raisin Orné de 80 dessins gravés sur bois. 7 fr. broché. Relié : 10 fr.

PAS DE CREDIT! 15 0/0 d'escompte. Chez SAVIGNY, tailleur, 47, rue Neuve-des-Petits-Champs.

L. T. PIVER. Parfumerie fashionable. Opopanax.

CACHEMIRE DE L'INDE Robes, seul dépôt en Europe. Union des Indes, 1, r. Auber.

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.

EAU DES FÉES
SARAH FÉLIX
Pour la Recoloration des Cheveux et de la Barbe
SEULE AUMISE ET RÉCOMPENSÉE À TOUTES LES EXPOSITIONS.

Nouveaux Produits recommandés :
POMMADE des FÉES. — EAU de POPPÉE. — EAU de TOILETTE des FÉES
PARIS, 43, RUE RICHER, 43, PARIS.

AUX VIEUX GOBELINS

TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Laffitte.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
C^{ie} Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, n° 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE
TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants : aloès, podophyle, jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.
Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte
RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS

28, rue du Bac, 28

BONBONS NOUVEAUX
LES CAPRICES

Poches Louis XVI — Marguerite de Navarre
SACS FIGARO

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

2 MAISONS A PARIS

A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 18 janvier 1876, à midi : 1° r. Caumartin, 48 angle de la r. de Provence. Revenu : 31,765 fr. — Mise à prix : 360,000 fr. ; 2° r. du Fbg-St-Honoré, 124, angle de la r. de Penthièvre. Revenu : 20,990 fr. — Mise à prix : 253,000 fr. S'adresser à Me COCTEAU, notaire, rue de Lille, 3.

G^d HOTEL A PARIS ROYALE-St-HONORE, RUE ROYALE, St-HONORE, A VENDRE A L'AMIABLE. — S'adresser à Me La-voignat, notaire à Paris, rue Auber, 5.

ÉTUDE de Me MAZA, avoué à Paris, rue Sainte-Anne, 51.
VENTE, sur surenchère du sixième, au Palais de Justice, à Paris, le jeudi 6 janvier 1876, à 2 heures,

D'UN **HOTEL** SIS A PARIS Boulevard Maiesherbes, 191, et rue Ampère, 6. Mise à prix : 121,333 fr. 33 c.
S'adresser, pour les renseignements : A Me Maza, avoué à Paris, rue Sainte-Anne, 51 ; Et à Me Dinot, Benoist et Bertinot jeune, avoués à Paris.

ADJUDICATION, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 1^{er} février 1876, d'UN HOTEL PARIS F^g S^t-HONORE, 45 et AVENUE GABRIEL, 22 (Champs-Élysées). Cont. : 3,665^m env. — Mise à prix : 1,450,000 fr. S'adr. à Me ACLOQUE, notaire, rue Montmartre, 146.

ADJUDICATION même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 28 décembre 1875, à midi, MAISON sise à PARIS rue JEAN-D'UNE MAISON à PARIS LANTIER, 5. Revenu : 21,170 fr. — Mise à prix : 200,000 fr. S'adr. à Me LEBEYRE, notaire, r. Tronchet, 34.

MAISON A PARIS RUE DE PENTHIEVRE, 31. A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 25 janvier 1876. Superficie, 1,368 m. — Revenu, 53,940 fr. — Mise à prix. 640,000 fr. Prêts du Crédit foncier, env. 241,000 fr. Capit. de 15,000 l. rente viag. 300 000 fr.
Capital non imméd. exigible 514,000 fr. S'adr. à Me BERTRAND-MAILLEFER, not. 10, r. du Havre.

MAISON à St-Ouen (Seine), passe de la Couture, 12, à adj. p. une ench. en la ch. des not. de Paris, le 11 janvier 1876, sur la mise à pr. de 1,500 fr., par Me MOREL, not. à St-Ferdinand.

VIENT DE PARAÎTRE
ÉTRENNES 1876
LA
MOSAÏQUE
REVUE PITTORESQUE
De tous les Temps et de tous les Pays
Un volume grand in-4° de 424 pages, illustré d'environ 500 BELLES GRAVURES
Tous les ouvrages contenus dans le volume sont complets.
Broché 7 »
Relié à l'anglaise. 8 50 } Ajouter à ces prix 1 fr. 50 pour recevoir franco.
Relié richement, tranche dorée . 10 »
Mêmes prix pour les volumes de la 1^{re} et de la 2^e année (1873 et 1874).
On peut, EN TOUTE CONFIANCE, offrir ce livre, — aussi recommandable par la variété de ses gravures que par le choix irréprochable de ses articles. — La Mosaïque est une encyclopédie que consulteront avec fruit les Lecteurs et les Lectrices de tous les âges ; son succès vient d'être consacré par une importante souscription du ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts.
Adresser les demandes à l'Administrateur de la MOSAÏQUE, 11, quai Voltaire, Paris.

BEGUE L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS ouvrira un cours le 24 janv. et. Ecrire à MM. CHERVIN, a. d'Eylau, 90

ÉTRENNES 1876
MÉMORIAL ILLUSTRÉ
DES
DEUX SIÈGES DE PARIS
1870-1871
Texte par M. LORÉDAN LARCHEY
320 illustrations
PAR
BOCOURT, CHIFFLART, CLERGET, DARJOU, DEROY, GUSTAVE DORÉ, GOD. DURAND, FERAT, GRANDSIRE, JANET, LANÇON, LIX, MARIE, ED. MORIN, RYCKEBUSCH, SELLIER, VIERGE, YVON, ETC.
NOUVELLE ÉDITION
Un magnifique volume format du MONDE ILLUSTRÉ
PRIX { Broché 14 fr.
Reliure riche. 20 fr.
Adresser les demandes :
A l'Administration du MONDE ILLUSTRÉ, 13, quai Voltaire.
Ajouter 1 fr. 50 pour recevoir franco.

ÉTRENNES 1876
L'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE DUBRONI est le plus charmant CADEAU que l'on puisse offrir aux jeunes gens à l'occasion du nouvel an. — La facilité des opérations permet à toute personne ignorant les principes de la photographie de faire avec succès : PORTRAITS et PAYSAGES, sans laboratoire et sans se tacher les doigts. — Appareil complet, guide et produits depuis
QUARANTE FRANCS
Envoi contre remboursement. — DUBRONI, 9, rue Auber, Paris.

PÂTE ÉPILATOIRE perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}. PARIS.

UN DE NOS MAGASINS de CAOUTCHOUC en vogue, la maison LARCHEY, 7, rue d'Aboukir, a créé le Goussin hygiénique contre les douleurs. (Médaille d'argent.)

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, Ségur, 3, r. Huguier, Bordeaux. Paris, TAUREL, 17, r. de Buci; FAX, 9, r. de la Paix.

— ÉTRENNES 1876 —

28, rue du Bac, 28

MAISON SEUGNOT

Ancienne maison DELAFOLIE, fournisseur des baptêmes des anciennes cours de France
Hautes Nouveautés pour Etrennes — Salons d'Exposition au 1^{er}

BONBONS NOUVEAUX
LES CAPRICES

Sacs Figaro — Coffrets riches
DRAGEOIRS FRADEL
BONBONS GIROFLÉ-GIROFLA

AVIS

Nous rappelons à nos abonnés que la collection, aujourd'hui complétée, des vingt premiers volumes du *Monde illustré*, brochés, avec tables et couvertures, de 1857 à 1870, c'est-à-dire 11,300 pages et 10,500 gravures, leur est accordée au prix de faveur de

150 fr. au lieu de 320

Nous n'insistons pas sur le mérite de cette précieuse collection : c'est l'histoire contemporaine du monde entier, écrite au jour le jour par le crayon des plus habiles artistes et la plume des meilleurs écrivains.

Les volumes semestriels depuis 1870 jusqu'à ce jour se vendent 12 fr. — Ajouter 2 fr. pour recevoir franco.



Gustave Haller, auteur du *Bluet*, publié par Michel Lévy. (V. l'article page 411.)

AVIS

Grâce à la réduction considérable et à l'uniformité des nouveaux tarifs postaux pour l'Europe et l'Egypte, le *Monde illustré*, déjà si répandu dans l'univers entier, va nécessairement prendre un nouveau développement. C'est pour le favoriser que l'administration du journal croit devoir fixer un prix uniforme pour toutes les contrées de l'Europe, prix bien inférieur aux précédents. Nous prévenons donc nos nombreux abonnés étrangers habitant l'Europe que, à partir du 1^{er} janvier 1876, le nouveau tarif du *Monde illustré* est ainsi réduit :

Pour trois mois : 7 fr. 50; six mois : 14 fr.; un an : 27 fr. — Envoyer un bon à vue sur Paris, ou un mandat postal à l'administration du *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Pour éviter tout retard dans le service, adresser, quelques jours avant, le renouvellement de janvier, le plus important de l'année.

Le tarif des autres pays étrangers sera incessamment publié.



Un ouragan dans les Savanes. — (Gravure extraite de la *Géographie universelle*, par Grégoire, publiée par Garnier frères.)

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Casteluart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Cure n° 62,476. — Dieu soit béni! La REVALESCIÈRE DU BARRY a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes.

J. COMPARET, curé, Sainte-Romaine-des-Îles.

Mais n° 48,614. — M^{me} la marquise de Bréhan, de sept ans, guérie du foie, de l'estomac, amaigrissement, bat-

tements nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

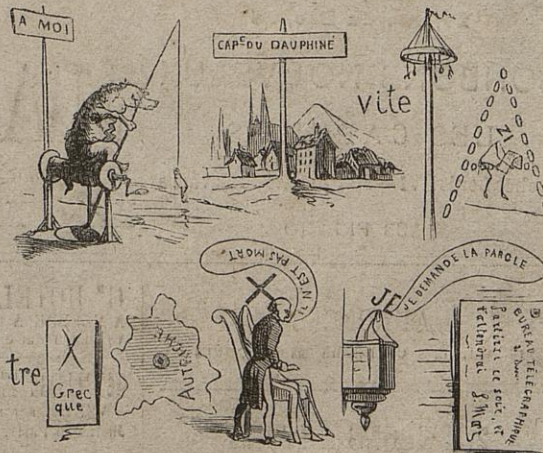
Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière : en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi, contre bon de poste, des boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Co, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

BEL HOTEL A VENDRE OU A LOUER, meublé ou non meublé. Calorifère, écurie, remise, gaz, eau, salle de bains, billard, jardin entièrement meublé à neuf d'une façon artistique. Boulevard du Quatre-Septembre, 10, à Boulogne, au coin du pont de Saint-Cloud. Vue splendide. A visiter tous les jours jusqu'à quatre heures.

Très-commode pour un député : à quinze minutes de Versailles.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'aumône est sœur de la prière.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.